ALOSIE

OU LES AMOURS

DE

MME DE M. T. P.

DU MÊME AUTEUR :

Les Courtisanes de l'Antiquité : Marie-Magdeleine, 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

Histoire d'Héloïse et d'Abailard, 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

Voyages fantastiques de Cyrano de Bergerac, précédés d'une Etude sur sa vie, 1 fort vol. in-18. Prix : 12 fr.

Les Triomphes de l'abbaye des Conards, avec une Notice sur la Fête des Fous au moyen âge, 1 vol. in-18. Prix : 7 fr. 50.

POUR PARAITRE LE 15 OCTOBRE 1876 :

Les Vestales de l'Eglise, 1 vol. in-8. Prix : 5 fr.

ALOSIE

OU LES AMOURS

DE

Mme DE M. T. P.

Gayement lisez...
RABELAIS.

AVEC UNE NOTICE HISTORIQUE

SUR

PIERRE CORNEILLE BLESSEBOIS

PAR

MARC DE MONTIFAUD

PARIS

IMPRIMERIE E. DEBONS ET Cie

M. DCCC. LXXVI

UNIVERSITÀ
BIBLIOTHECA

Tiré sur papier de Hollande à 300 exemplaires numérotés.

N° 154

PQ
1716
.B7A8
1876

Coll. spéc.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

PIERRE CORNEILLE BLESSEBOIS

« N'êtes-vous point ce méchant garçon qui avez tant débauché de filles? lui dit le juge.

— Non, monsieur, répondit-il, mais je suis ce jeune garçon que tant de méchantes filles ont débauché. »

CORNEILLE BLESSEBOIS.

ERS 1674, à peu près, il y avait dans la ville d'Alençon un jeune officier de quelque renom, assez favorisé des femmes, et qui se faisait appeler M. Corneille de Blessebois. Quatre personnes remplissaient les heures très-ardentes de cette vie de garnison : c'étaient Mlles Le Sage, de Sçay, de Boissemé et Biou, qui entretenaient bel et bien celui qui leur appartenait à tour de rôle, si l'on en juge d'après les révélations de cet aimable favorisé de la fortune. Car, au XVIIe siè-

cle, nous voyons les cavaliers les plus en renom accepter des présents de leurs maîtresses et vivre à leurs dépens. Ce qui, aujourd'hui, est à bon droit réputé infâme, entrait dans l'existence des hommes d'épée sans qu'ils en portassent aucune souillure. Or, celui pour lequel se ruinaient quatre filles de la cité d'Alençon, n'était pas encore majeur, si l'on en croit la peinture qu'il fait de lui-même, dans ses romans satiriques, où il est facile de reconnaître qu'il remplit le principal personnage, se réservant toujours le premier rôle. « Céladon, écrit-il, n'étoit pas d'une beauté commune, et la régularité de ses traits l'avoit rendu tout à fait charmant. Il avoit l'esprit agréable; son courage étoit connu, et, si son acquis n'avoit pas les pères de famille pour partisans, du moins, les jeunes gens de la première volée le regardoient comme un des principaux membres de leur corps. Il avoit le secret de s'insinuer dans le cœur des plus farouches, et, j'ose dire, sans crainte d'en être dédit par ceux qui savent l'histoire de sa vie, qu'il a vu plus de quarante filles dans une demi-année, combattre les premières places de sa chaîne. » A ces dons extérieurs, l'auteur de ce moelleux portrait achevait de se peindre, lorsqu'il écrivait à propos d'un de ses rivaux :

Bien qu'il soit un grand oiseleur,
Je saurai de ses rets éviter la surprise.
Les Corneilles de ma couleur
Ont un renard pour leur devise ;
On a peine à duper une Corneille grise.

Telle se dévoile, à la première tentative de recherches, la personnalité de Corneille de Blessebois. Autant qu'il est possible de reconstituer une existence aussi morcelée, à l'aide des faits historiques qu'on peut démêler dans ses romans, les intrigues galantes ont rempli la vie de l'auteur de *Lupanie*. Corneille de Blessebois restera longtemps le sujet de la curiosité des chercheurs à peine satisfaits aujourd'hui, avec ce qu'il a été possible de retrouver sur lui.

Quelle province de Normandie revendiquera sa naissance? Odolent Desnos, dans ses *Mémoires historiques* sur la ville d'Alençon, le cite, au tome II, comme étant né dans cette ville; lui-même a écrit quelque part :

> Ce n'est pas toutefois que ma muse normande
> Ne peut, en s'efforçant, cueillir une guirlande[1].

1. Voici les détails de Odolent Desnos, au tome II de son *Histoire d'Alençon*.

Pierre Corneille Blessebois naquit à Alençon. J'ai inutilement cherché dans sa famille les circonstances de sa vie et l'époque de sa mort. Le public n'y doit pas perdre beaucoup. La plus grande partie des ouvrages que j'ai été à portée de consulter et qu'on lui attribue, respirent la licence la plus effrénée et ne méritent guère d'être lus. Il nous y apprend qu'il consomme d'abord son patrimoine et celui d'une maîtresse qui le suivit et qui ne fut pas plus économe; qu'ils se brouillèrent dans la suite. Il finit par en dire des horreurs et en faire des portraits affreux; il la compare à la tour carrée de Verneuil.

Ceux de ses ouvrages que je connais sont : le *Cabinet d'Amour et de Vénus*, la *Comédie de Mademoiselle de Sçay au B...*, imprimée en 1676, la *Corneille de Mademoiselle de Sçay*, comédie en un acte et en vers, 1678, in-8; *Eugénie*, tragédie, Leyde, 1676, in-12; un recueil intitulé : *Œuvres satyriques de Corneille Blessebois*, Leyde, 1676,

Qu'il ait eu Verneuil ou Alençon, comme pays natal, il est certain qu'Alençon était une ville de garnison où il séjourna assez de temps pour soulever l'autorité contre lui. Il devait être né à peu près vers 1646 ou 1650, et n'avait sans doute pas vingt-cinq ans à l'époque qu'il décrit dans le *Rut ou la Pudeur éteinte*, puisque le terme de la majorité était ce nombre et que le héros du livre n'est pas majeur.

Les objections n'ont pas manqué, à l'occasion de ce nom de Blessebois. « Il est possible, écrit Nodier, dans ses *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, que ce Corneille Blessebois n'a jamais existé nominativement que dans ses livres. Blessebois n'est guère qu'un attribut du nom de la Corneille, comme Grolle et Croulebois, l'instinct des oiseaux à gros bec les portant à frapper violemment les branches et les troncs des arbres sur lesquels ils reposent. Il y a une autre hypothèse, continue-t-il, et j'avoue qu'elle me sourit

in-12; le *Lion d'Angélie*, histoire amoureuse et tragique, Cologne, Simon l'Africain, 1676, in-12; la *Pudeur éteinte*, Leyde, 1676; trois parties en un volume in-12. On croit que Blessebois fit imprimer à Autun le *Martyre de Sainte-Reine*, tragédie en trois actes. On lui attribue encore les *Soupirs de Siffroi;* le *Temple de Marsias,* Cologne, 1676, in-12. J'ai vu un petit ouvrage manuscrit que je crois de Blessebois, il est intitulé : les *Aventures du parc d'Alençon*.

Leris, dans son *Dictionnaire portatif* des théâtres, indique deux auteurs; l'un, qu'il écrit par erreur *Blaisebois*, auquel il attribue seulement une tragédie chrétienne, *Sainte-Reine*, 1686; l'autre, Pierre Corneille Blessebois, qu'il regarde comme l'auteur des trois autres pièces. De Maupoint, avant Leris, lui attribue les mêmes pièces. Le duc de la Vallière, après eux, ne fait mention que d'un seul Corneille Blessebois.

beaucoup. L'honorable famille de Jean de Coras fut proscrite pour motif d'hérésie; après la cruelle exécution de cet excellent homme, le prédicateur Coras, si malheureux en poésie et si ridiculisé par Boileau, appartenait à cette famille infortunée; un de ses parents ne serait-il pas notre Corneille Blessebois? Il était tout à fait dans l'esprit du temps de jouer ainsi sur la traduction d'un nom latin, et cette idée devait se présenter d'autant plus naturellement à l'esprit d'un des Coras, qu'ils avaient une Corneille pour armoirie parlante. »

Cette supposition de Nodier est aujourd'hui reconnue plus ingénieuse, plus brillante que réelle, car deux preuves irrécusables nous sont données sur l'identité civile du nom de Blessebois par le héros même de la discussion. Grâce à un passage de l'*Almanach des Belles*, où il écrit la cause qui le force de s'expatrier en Hollande, on trouve cette note, placée après son nom de Corneille : « Cavalier, fils de Mlle de Blessebois. » Et enfin, le privilége daté du 12 septembre 1673 pour l'impression d'une des œuvres pieuses, les *Soupirs de Siffroi*, accordé à M. Corneille de Blessebois, complète les preuves qu'il portait en toute propriété ce nom, ce qui ne l'a pas empêché de faire maints jeux de mots sur lui-même.

A la page 129 du *Rut*, il désigne un de ses parents sous cette rubrique, à propos de Verneuil : « L'avocat Blessebois qui passoit pour le plus médisant des jeunes fous du pays. » Enfin, la pièce de vers contre une

huguenote, et ce vers d'un sonnet adressé à l'adorable Angélique :

Vous êtes huguenote, et je suis catholique,

prouvent qu'il était né dans cette religion. De tous ces faits, nous devons donc inférer, que l'auteur de *Lupanie* sortait d'une famille de petite noblesse peu fortunée, assez bien posée cependant pour qu'il ait pu embrasser la profession des armes ; et qu'il a passé sa jeunesse entre Alençon et Verneuil, car les noms de ces deux villes reviennent le plus souvent dans ses écrits, surtout celui d'Alençon.

« J'y ai demeuré une année, dit-il dans le *Rut,* en faisant allusion à un précédent séjour, pendant laquelle toutes ces gueuses-là couroient après ma brayette. »

Pourquoi avait-il été incarcéré à Alençon ? Il est très-probable que la cause de cette affaire venait, soit d'une rivalité d'amour, soit d'un trait de satire dirigé contre les autorités respectables de la cité. L'intendant de la généralité, Bernard-Hector de Marle, seigneur de Versigny, qui, en 1666, tient la place de Favier du Boulay dans l'intendance d'Alençon, se montre très-hostile au jeune officier ; aussi, pendant son séjour en prison, Blessebois se vengeait-il en traçant ainsi le portrait de son persécuteur :

Tous les jours il bâtit mille desseins pressants
Où l'on voit les transports de son âme damnée,

Renoncer aux vertus, et, d'un penchant funeste
Eterniser sa rage est son plus doux espoir,
Et tonner et frapper, du matin jusqu'au soir,
Mélange son tissu des filets de la peste.
Aux affaires du roi ne donner pas une heure,
Renoncer à l'Eglise ainsi qu'aux sacrements,
Livrer à tous les saints, combat dans ses serments,
Est-ce là s'éloigner de la sombre demeure?

Ces reproches, si fondés qu'ils aient pu être, ne manquent pas de gaieté sous la plume libertine qui les transcrivait et qui se montrait fort édifiée des scandales de la ville, auxquels sans doute Corneille était venu ajouter les siens. Cependant les femmes ne se plaignaient pas des motifs qui l'avaient amené là, puisqu'elles venaient adoucir cette captivité par de fréquentes visites, dont les récits ont fait le sujet de son fameux roman : le *Rut ou la Pudeur éteinte*. Les familles de plusieurs des personnages jouant un rôle dans le roman, ont encore des membres qui les représentent à Alençon.

Mais il est une femme surtout, envers laquelle Corneille de Blessebois s'est montré si impitoyable de haine ou de mépris après l'avoir aimée, qu'elle excitera longtemps la curiosité bibliographique; cette femme, le croirait-on, était âgée, à l'époque de l'emprisonnement de son amant, d'à peu près cinquante-six ans; elle était cousine de Pierre le Hayer, le poëte, auteur des *Palmes du Juste* en l'honneur de Louis XIII, cousine issue de germain d'un sire le Hayer, procureur du roi à Alençon, et portait ce nom. Mais elle-

portait aussi celui du fief de Sçay[1] que Pierre le

1. « Le fief de la *Grande-Saye* ou du *Grand-Say*, nous dit Odolent Desnos dans ses *Mémoires historiques* sur la ville d'Alençon, tome II, page 481 et suivantes, était un fief incorporé à Alençon au fief du roi, à droit de déshérence.

« Le fief de *Say*, appelé anciennement de la *Petite-Saye*, fut vraisemblablement inféodé, avec celui de la Grande-Saye, depuis réuni au domaine, à Picot de Say, l'un des barons de Roger de Montgommery qui lui donna de vastes possessions en Angleterre où il l'avait suivi. Cette famille fut longtemps à la maison d'Alençon. Le fief de Say est situé dans l'enceinte de la ville; il relève mêmement du château; il fait au domaine une rente de deux œillets. On ignore de quelle manière les deux fiefs de Say sortirent de la famille de ce nom, qui s'est continuée avec éclat plus longtemps en Angleterre qu'en Normandie. Le fief de Say fut acquis en 1606 par Pierre le Hayer, lieutenant particulier, et il fut le partage d'Adam le Hayer, un de ses fils. Celui-ci eut un fils du même nom. Diane le Hayer, une de ses filles, le porta en mariage à Jacques Fleury du Mottay, avocat, qui en rendit aveu pour un quart de fief de Haubert. »

Extrait des *Mémoires historiques* de Odolent Desnos, tome II, page 335 et suivantes, sur Pierre le Hayer, cousin de Mlle de Sçay :

« Pierre le Hayer, sieur du Perron, naquit à Alençon en 1603. Il eut pour père Abraham le Hayer, procureur du roi, et pour mère Françoise Blanchet. Il se livra, dès sa jeunesse, à la poésie pour laquelle il se croyait beaucoup de talent, et dont il retira plus d'avantage qu'il ne devait l'espérer. Il publia d'abord un volume de poésies françaises sur divers sujets de piété, de morale et de galanterie. Ayant été informé que le roi Louis XIII devait faire un voyage en Bretagne, il composa, dans l'espace de treize mois, un poëme historique en son honneur intitulé : les *Palmes du Juste*, divisé en neuf livres, et le lui présenta à son passage à Alençon. Il fut imprimé à Paris, chez Quinet, en 1635, in-4. Les louanges qu'il y répandait avec profusion tant sur le roi que sur le cardinal de Richelieu, lui valurent, dès le mois de février 1635, des lettres de réhabilitation de noblesse et d'ennoblissement en cas de besoin. Le duc de Longueville, gouverneur de Normandie, lui adressa, le 12 octobre de l'année suivante, une commission pour commander dans l'armée du roi six compagnies de cavalerie et y conduire deux régiments; il était alors commissaire des guerres. Il fut fait chevalier de l'ordre de Saint-Michel le 29 avril 1638. Il quitta peu après le service militaire

Hayer avait acquis en 1606; c'est sous celui-là que Blessebois lui envoyait ces terribles apostrophes :

« Par reconnoissance du diamant que vous me donnâtes de la plus obligeante manière du monde, lorsqu'à la faveur de votre masque, vous sûtes venir dans la prison d'Alençon vous soumettre à ce malheureux Priape que vous avez encore dû depuis courir deux ans sans l'attrapper, je vous offre cette petite veille de

pour la charge de procureur du roi à Alençon. Il obtint le 13 novembre 1662 un brevet de conseiller d'Etat.

« Il fut un des premiers membres de l'Académie de Caen. Moisant de Brieux nous apprend, dans une lettre à M. Turgot de Saint-Clair, qu'il avait composé un poëme de plus de quatre mille vers, en l'honneur de M. le duc de Montausier, gouverneur de la province. Il composa encore, à l'âge de soixante-quinze ans, un poëme en deux parties adressé à toutes les illustres filles qui sont consacrées à Dieu dans la sainte religion (la *Visitation d'Alençon)*, imprimé à Alençon en 1678, in-4.

« Il commence ainsi :

Après avoir compté soixante-quinze hivers,
J'ose encor vous parler et vous écrire en vers.

« On trouve encore un grand nombre de pièces de notre auteur, dans les recueils de vers publiés par l'abbé Vinon, chanoine de Paris. Son ami le Hayer avait donné en 1633, les *Heureuses Aventures*, tragi-comédie en cinq actes; un volume de *Poésies morales et chrétiennes*, en 1660; une traduction de l'*Histoire de Charles V*, composée en espagnol par F. Antoine de Vere, in-4 et in-12, en 1673; une traduction du *Traité de la connaissance, de la bonté et de la miséricorde de Dieu, de notre misère et de notre faiblesse*, de l'espagnol de Jean de Palafox de Mendoza, évêque d'Angelopolis, Paris, Savreux, 1660, in-12; l'*Année spirituelle* et le *Manuel des États*, traduit de l'espagnol de don Jean de Palafox, avec un poëme de la naissance de l'homme, Paris, 1663, in-8; il mourut vers 1679, et fut inhumé à l'Ave-Maria d'Alençon. Il avait épousé Catherine Pallu. »

ma muse qui se souviendra éternellement de ce jour-là. Ne pensez pas, mademoiselle, que je puisse me flatter de m'être acquitté, par ce léger présent, d'un bien que je publie sans cesse; non, non, ma gratitude étend plus loin son empire. Je composai encore dernièrement une petite comédie dont je vous fis la principale héroïne, et qui s'intitule le *Bordel de Mlle de Sçay* ou *Marthe le Hayer*, et de peur qu'on ignorât que vous en êtes le lubrique sujet, j'ajoutai : cousine germaine de l'auteur des *Palmes du Juste*, premier fripon de notre siècle, et issue de germain du procureur du roi d'Alençon. Je vous y ai tracée avec toute cette effronterie qui vous est naturelle. » Et une autre fois il ajoute : « Je vous offrirai tant de libelles qui vous diffameroient si vous ne l'étiez déjà, qu'enfin vous pourrez lire toute votre histoire aussi naïvement écrite que vous m'en avez effrontément donné le sujet. »

Quel était donc le passé de Mlle de Sçay? Son ancien amant a mis cette confession sur ses lèvres :

« Le ciel, par sa sainte grâce, me fit orpheline dès l'âge de quinze ans, et comme il y avoit déjà beau jour que je m'écoutois... et que mes parents étoient d'une vertu un peu trop étroite, si je pleurai de leur mort, je vous assure que ce ne fut que de joie. Le premier papillon qui vint se brûler à ma chandelle, fut un gentilhomme de mes parents, qui me trouva si douce et si paisible, que je ne lui donnai pas seulement un coup d'ongle lorsqu'il s'émancipa..., et il s'acquitta si bien de son devoir, quand il porta la

hardiesse plus avant, qu'au bout de neuf mois, je lui fis porter deux beaux petits frères... Il les garda chez lui avec beaucoup de soin de leur éducation; mais enfin, les cruelles Parques tranchèrent le filet de leurs jours un peu après leur premier lustre. Ne me voyant plus de gage de ma première flamme, je suivis le penchant que j'ai du changement, et, comme j'étois un jour prisonnière pour un enlèvement où j'avois suivi mon cousin de la Touche Saint-Denis, le marquis de Courcelles vint me voir et me trouva si fraîche et tellement à son gré, qu'il me jugea digne de son aiguillette et m'en ouvrit les premiers discours. Combien que j'en eusse plus d'envie que lui, je fis pourtant la cruelle, et je me voulois un peu faire prier, afin de le faire trouver meilleur. »

Ce marquis de Courcelles devait être le fils de Mme de Courcelles, dont Saint-Simon a dit, année 1706, tome III, « qu'elle avoit fait parler d'elle par des galanteries éclatantes auxquelles on n'étoit pas accoutumé en ce temps-là. » Enfin, les publicistes ont recueilli dans l'*Histoire amoureuse des Gaules,* tome I, page 117, le couplet suivant à l'occasion du mariage de Mme de Brégy :

Brégis se fait de la cour,
Epousant Choran la belle;
Mais il sera quelque jour
Aussi cocu que Courcelle.

Blessebois était en prison lorsque Mlle de Sçay eut le désir de connaître « ce jeune homme » dont toute la

province s'entretenait, et il avait sans doute passé d'assez doux moments avec elle avant d'édifier ses divers monuments de vengeance, car c'est bien elle, cachée sous le pseudonyme d'Amarante, à qui s'adressent ces paroles dans le *Rut* : « Je vous aime sans vous connoître et, pour vous dire plus, je vous adore, et je vous confesse que, si vous n'êtes pas une divinité immortelle, au moins en avez-vous toutes les adorables parties. J'accepte vos bontés, quoique je m'en reconnoisse indigne, et je mériterois sans doute la continuation de ma mauvaise fortune, si je refusois les largesses d'une divinité qui, je pense, est venue exprès du ciel pour allonger la quenouille des Parques, qui filent mes jours maintenant dignes d'envie. » Enfin il évoquait ainsi quelques-uns des instants de leur liaison :

J'ai vu mille beautés sous mon corps étendues,
Entre deux draps blancs toutes nues,
Sans résistance et sans rigueur;
Mais je n'ai point trouvé les délices avec elles,
Qu'Amarante mit en mon cœur
Lorsqu'elle l'alluma du feu de ses prunelles.

Je ne puis plus aimer, si ce n'est Amarante;
Elle seule est toute charmante.
Je ne révère que ses lois.
Si je porte les yeux sur quelque autre de même,
Mon amour revient au doux choix
Qu'il a fait de servir Amarante qu'il aime.

Plus tard, Mlle de Sçay, voulant reconnaître la peine que son amant prisonnier a eue pour elle, tire de son

doigt un diamant de prix et le lui donne. Une autre fois, elle prend un déguisement masculin, afin d'arriver plus facilement jusqu'à lui, et il raconte qu'elle « n'avoit jamais meilleure mine que lorsqu'elle paroissoit sous la figure d'un homme; elle y avoit sans doute l'air et le geste bons et la mine haute, et combien que ses traits commençoient à éprouver les rigueurs de leur seconde saison, elle valoit encore le coup sans lui faire grâce. Ses cheveux étoient si artistement ménagés, qu'on les trouvoit quelquefois passables, quoique, en effet, ils fussent hideusement vilains; mais ses yeux n'auroient pas eu assez de lumière pour l'éclairer, s'ils avoient oublié d'en emprunter un peu de son esprit. » La peinture ainsi achevée ne laisse pas pressentir les violences dont l'amant offensé usera envers son ancienne maîtresse; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne craignit pas de se montrer jaloux de ceux qu'elle avait favorisés de son argent : « De vingt-huit mille livres qui furent votre partage, lui écrivait-il de Hollande, le marquis de Courcelles ne vous en a pas mangé plus de quinze, et c'est tout au bout du monde si j'ai été jusqu'à sept. » Mlle de Sçay n'est pas la seule qui ait payé ses tête-à-tête avec lui lorsqu'il était en prison : l'une lui donne dix louis, et l'autre lui fait « prendre mesure d'un habit très-galant. »

II

La bonne cité d'Alençon, entre les murs de laquelle se cachaient tous ses désordres, démentait alors un peu l'opinion exprimée par le comte de Tilly dans ses *Mémoires*, tome I, page 156, où il prétend que les femmes y étaient sages, les maris ennuyeux et jaloux, et ajoute qu'on s'y couchait de bonne heure. Cependant, au tome I, page 114 du *Blason populaire de la Normandie,* par Canel, celui de la ville d'Alençon est ainsi conçu :

Alençon,
Petite ville, grand renom;
Autant de putains que de maisons,
Et si elles étaient bien comptées,
Autant que de cheminées.

D'après lui, en remontant assez haut dans l'histoire d'Alençon, « les témoignages paroîtront moins satisfaisants. Je ne sais, continue-t-il, si le séjour à Alençon de la cour de nos ducs, cour galante et licencieuse, selon l'usage des cours galantes des XVe et XVIe siècles, avoit altéré la vertu indigène; on pourroit le penser. La reine de Navarre, qui séjourna longtemps à Alencon, n'a publié dans ses contes que deux ou trois histoires dont la scène se passe dans

cette ville[1]. Toutefois, je ne crois pas que sa présence ait été de nature à opérer une réforme bien sévère dans les habitudes trop mondaines ou trop relâchées des dames admises auprès d'elle.

» Parmi les dépendances du château, sur l'emplacement occupé par la promenade publique et le quartier de Bretagne, s'étendoit un parc très-vaste, très-touffu, lieu de promenade et de rendez-vous ; les citoyennes d'Alençon, comme dit Odolent Desnos, l'aimèrent un peu trop peut-être. Aussi un libelliste, qui était né dans cette ville et dont le nom est fort connu des bibliomanes, Blessebois compose-t-il, vers 1670, les *Aventures du parc d'Alençon,* 1 volume petit in-4°. »

Le manuscrit de ce libelle est entre les mains de M. de la Sicotière. Le nom du parc d'Alençon revient d'ailleurs d'autres fois encore sous la plume du romancier Blessebois : « Vous savez, se fait-il dire par sa maîtresse, que c'est ici la manière de se promener dans le parc jusqu'à onze heures ou minuit, et vous ne doutez pas que cette liberté que nos parents ne peuvent nous dénier, puisqu'elle est autorisée par l'usage, ne soit de grande utilité aux partisans de l'amour :

Sous un amas de mille fleurs,
A l'ombre d'un buisson de qui l'épais feuillage

1. Nouvelle I. Une femme d'Alençon avait deux amis : l'un pour le plaisir, l'autre pour le profit ; elle fait tuer celui des deux qui premier s'en apperçut, dont elle impétra rémission pour elle et son mari fugitif, lequel depuis, pour sauver quelque argent, s'adressa à un nécromancien, et fut leur entreprise découverte et punie.

Voile l'amoureux badinage,
Maints amants tous les jours y vont unir leurs cœurs.
Souvent Tircis et Célimène,
Après avoir longtemps, sous le poids de leurs fers
Et la constance de leurs chaînes,
Souffert des martyres divers,
Y mettent l'honneur à l'envers
Et la modestie à la gêne.

Dans le manuscrit possédé par M. de la Sicotière, se trouve une assez longue description en vers, dont voici deux strophes :

Ici des arbres renversés,
Vieux restes des siècles passés,
Laissent voir de vuides espaces;
Là des troncs de mousse couverts,
Non moins anciens que l'univers,
De leur vieille fraîcheur n'ont plus rien que les traces.

D'un côté les arbres penchants
Semblent menacer les passants
De leur ruine toujours prête,
Et le ciel même assez souvent
Semble prêt, par un coup de vent,
D'achever les débris de leur tremblante tête.

Celles qui se promenaient dans le parc au clair de lune, on le devine, étaient surtout Mlle de Sçay, Nannette Foyer, Mlle de Biou, Mlle Le Sage, Mlle de Boissemé, nobles ou bourgeoises. Mlle de Boissemé visitait Blessebois d'une façon très-assidue pendant son incarcération. C'était, d'après lui, « une fille de qualité qui, étant restée orpheline de bonne heure,

n'avoit de bien que ce que ses tuteurs n'avoient pu lui friponner. Elle étoit une des plus effrontées G. d'Alençon, et je ne m'en étonne pas, continue-t-il, puisqu'elle avoit fait apprentissage chez Mlle de la Pépinière. Elle n'avoit rendu visite au beau prisonnier que dans le dessein de le corrompre, si d'autres, plus matineuses qu'elle, n'y eussent déjà donné bon ordre, car elle prenoit autant plaisir à débaucher un jeune garçon qu'il avoit de joie à faire une p....n. Il n'est donc pas nécessaire de vous dire qu'ils avoient pirouetté ensemble dès leur première entrevue; mais, comme l'endroit où leurs âmes avoient passé l'une dans l'autre, aggrave l'énormité de l'action, j'apprendrai à tout le monde, si toutefois elle ne s'en est déjà vantée, que ce fut dans la chapelle des prisonniers. »

Telles étaient les plus hardies de la ville que Corneille de Blessebois devait connaître mieux que tous les bibliophiles actuels. Dans l'édition des œuvres satiriques de 1862, chez Gay, se trouve une variante au dicton normand :

Alençon,
Petite ville, grand renom,
Habit de velours et ventre de son.

« Mme de Guise, raconte Canel, à propos du parc si fameux, où se donnaient tous les rendez-vous des filles de la ville, dans un accès de dévotion, fit raser les bosquets et les promenades. Serait-ce que les désordres et le scandale auraient continué jusqu'à elle ?

On sait qu'elle mourut en 1696. » Pourtant, au milieu de la curieuse satire sur Alençon, de l'auteur de *Lupanie,* il y a un passage qui surprend au sujet de trois jeunes filles, Mlles Thouars. « Je confesse, dit-il, que Mlles Thouars mènent une vie si honnête, que je n'en saurois assez exprimer le mérite. Jamais tourterelles ne furent si chastes, si vierges, si constantes en leur continence. Leur vertu est à l'épreuve de toutes les attaques, et j'ose dire que toute leur maison renferme plus de trésors que le pavillon céleste, puisqu'on y trouve quatre grâces incorruptibles, et que là il ne s'en trouve que trois dont je ne voudrois pas répondre si elles demeuroient à Alençon. » Comme dans l'*Almanach des Belles* de 1676, il y a une pièce sur les quatre saisons dédiée à Mlle Marianne Thouars, l'éditeur des œuvres satiriques de 1862, Gay, pense que Blessebois avait peut-être dû épouser cette jeune fille.

Mais le temps était venu où l'amant de Mlle de Sçay allait disparaître pour un peu de temps de la ville à laquelle il s'était rendu si redoutable. En remplacement de l'intendant de Marle, on élut à Alençon Michel Colbert, fils d'Oudart Colbert, conseiller au Parlement et frère du grand Colbert. Il fit élargir Blessebois de sa prison « à condition de sortir de grand matin de la ville, de ne point s'arrêter et de ne parler à personne. » Mlle de Sçay, ayant eu connaissance de cet arrêt, prend un habit de cavalier, et, sur une jument de son cousin de la Normandrie, terre appartenant

peut-être à Pierre le Hayer, elle rejoint le fugitif sur la route de Séez. Il était loin de l'aimer, mais « elle étoit en état de grossir sa bourse, et c'étoit ce qu'il lui falloit. » — A Séez elle vendit un contrat de rentes à un sieur Boiblé, dont le prix, remis à Blessebois, lui donna le désir de se débarrasser au plus vite de son obsédante maîtresse ; il amène à propos quelque pique et lui jure de ne la plus baiser de quatre soleils, ce dont elle se montre inconsolable. A Paris, il la conduit chez la Serre, sous prétexte de la mettre, en attendant leur mariage, auprès d'une de ses parentes ; mais la Serre tient une maison de débauche, et pendant que Mlle de Sçay tombe dans ce piége, Blessebois s'engage parmi les volontaires de la campagne de Flandres. Fait prisonnier à Rées, il se décide à revenir trouver sa maîtresse qu'il trouve accoutumée à sa nouvelle position. — « Vous êtes, lui dit-elle, en un pitoyable état, et je suis bien heureuse d'avoir encore de quoi vous réquiper. » Il lui jura de nouveau qu'il allait tenir la promesse qu'elle lui avait arrachée de l'épouser ; mais elle, doutant de sa parole avec quelque raison, le fait emprisonner au For-l'Évêque. Deux jours après, on le fait comparaître devant le lieutenant criminel. — « N'êtes-vous point ce méchant garçon qui avez tant débauché de filles ? lui dit le juge. — Non, monsieur, répondit-il, mais je suis ce jeune garçon que tant de méchantes filles ont débauché. »

On veut le forcer à tenir sa promesse de mariage ; il prouve qu'on ne saurait le contraindre à prendre

pour femme une fille qui est « un des plus fermes pilliers du B... de la Serre. » Pendant son séjour au For-l'Évêque il se lie avec le baron de la Graverie, qu'il persuade à Mlle de Sçay d'épouser à sa place. Tous deux s'unissent par un mariage simulé et aussitôt leur mariage « montent une maison où les demoiselles d'Alençon que l'amour de courir a fait sortir de chez elles, dansent fort légèrement tous les branles de Cyprine. »

Quelle fut la cause qui contraignit Corneille de Blessebois à quitter la France ? D'après M. Paul Lacroix, son affaire avec Mlle de Sçay ayant fait du bruit, il aurait été forcé de s'exiler afin d'échapper à la haine d'une famille puissante. Et, cependant, Mlle de Sçay lui avait confessé, au For-l'Évêque, que les le Hayer n'avaient jamais requis son arrestation. Une seconde hypothèse se présente. Dans l'intervalle de deux campagnes, Blessebois était arrivé à Verneuil où s'était retiré un gentilhomme, M. de Verdun, dont la femme avait pour amant un certain La Forêt, contrôleur du grenier à sel de la ville : ce La Forêt fut tué dans un duel par un gentilhomme habitant de Laigle. Mademoiselle de Verdun, — car selon Furetière, *Mademoiselle* est un titre d'honneur qu'on donne aux filles et aux femmes de simples gentilshommes, qui est entre la *Madame* bourgeoise et la *Madame* de qualité, — Mademoiselle de Verdun, disons-nous, se consola avec Blessebois, mais fut assez adroite pour s'en faire donner de l'argent, au lieu d'agir comme Mlle de Sçay. Blessebois n'entendait pas raison sur ce chapitre et réclama au

mari qui s'entendit avec M. de Rochefort, receveur des grands droits de Verneuil, contre Blessebois. M. de Verdun, rencontré par l'amant de sa femme au bord de l'eau, fut en butte à des violences qui l'envoyèrent de vie à trépas. C'est du moins ce qui est relaté dans la fameuse pièce du mois de juin de l'*Almanach des Belles* pour 1676, où se meuvent tous les précédents personnages affublés de noms d'oiseaux, et où il est dit, à propos de la Corneille luttant contre le Coucou (M. de Verdun) :

Que des pieds et du bec qu'elle peint sur sa face,
Elle (la Corneille) le répandra tout roide sur la place.

Cela se passait sous l'intendant d'Alençon, Colbert, décrit dans cette même pièce de vers sous le nom de « serpent bleu qui se roule dans l'or » par allusion aux armes parlantes des Colbert (coluber). A la nouvelle de ce meurtre, l'intendant déploya un appareil terrible pour s'emparer de la « Corneille » qui réussit à se sauver en se moquant du Serpent vengeur du Coucou :

Il voudra que des bois chacun oiseau s'apprête
A venger du Coucou la mort.
Il se fera porter de la lumière,
Car il ne sera lors déjà plus du tout jour,
Et marchera de la manière,
Au son étonnant du tambour.
La Corneille oyant tant de bruit
Avec peine battant de l'aile,

Fendra de l'air l'obscure nuit,
Et lorsqu'au tambour on l'appelle,
Elle dira ces mots burlesques au serpent :
« Seigneur, vous êtes imprudent ;
Pensez-vous faire une merveille ?
On n'a point vu jusqu'à ce jour
Qu'un Serpent prenne une Corneille
Au tintamarre d'un tambour. »

Ainsi, il est logique d'attribuer la disparition de Corneille Blessebois et son séjour en Hollande, au meurtre de M. de Verdun.

Son existence devint précaire. Il avoue dans sa dédicace de *Marthe le Hayer* qu'il n'est pas mieux doré à l'étranger qu'en France. Aussi reprit-il du service aux gages de la Hollande, comme nous en avons la preuve par ces quelques lignes de sa dédicace du *Lion d'Angélie,* à M. Elzevier, capitaine de mer montant le vaisseau le *Chêne :* « N'ai-je pas eu l'honneur, Monsieur, de vous suivre sur l'*Oost-zée ?* et dans deux batailles que nous y avons données avec réussite et en sept jours, contre les Suédois, n'ai-je pas eu moi-même des preuves convaincantes de ce que toute la Hollande publie à votre avantage ? » L'imprimeur Elzevier qui publiait les livres de Blessebois, devait tenir une grande place dans sa reconnaissance. A son retour en France, il reprend du service et reparaît, en 1686, sur la scène littéraire ; il s'efface de nouveau, et, dix ou douze ans après, on le retrouve à la Guadeloupe, où son service d'officier de marine l'avait conduit. C'est là, qu'après plusieurs aventures galantes dont il fut héros, il écrivit le *Zombi*

du grand Pérou, ou la comtesse de Cocagne. On peut croire, avec Nodier, que le *Zombi* fut imprimé aux Colonies en 1697, et que Blessebois mourut aux Antilles dans la première moitié du XVIIIe siècle, pauvre et ignoré, ainsi que le témoignerait cet aveu emprunté à son dernier roman :

Le barbare destin qui me livre la guerre
Et qui me fait courber sous le poids de sa loi,
Ne m'a pas réservé quatre pouces de terre,
Ni seulement laissé de quoi
Pouvoir comme un renard coucher parfois chez moi.

III

Corneille Blessebois n'a jamais réussi, lorsqu'il s'est attaqué à autre chose qu'au roman ou à la poésie érotique ; il était né pour libeller, et ce tempérament ressortait en toutes ses œuvres, quel que fût le sujet abordé par sa plume. Ainsi, dans *Eugénie,* tragédie chrétienne, dédiée au prince d'Orange en 1676, Eugénie déguisée en homme inspire de l'amour à une dame romaine nommée Mélanie ; ne pouvant satisfaire cette passion, elle se trouve accusée, grâce à un déguisement et par la vengeance de ses ennemis, d'une action qu'elle a été dans l'impossibilité de commettre et son détracteur s'exprime ainsi :

Sur l'un des bords du lit, madame étoit couchée,
Et reposoit ainsi sur la terre panchée
De sorte qu'à l'aspect de quelques doux attraits,
Seigneur, il a commis le plus noir des forfaits,
Il a porté sa bouche où son cœur voloit d'aise
Et voulut consommer les ardeurs de sa braise.

Son plus violent pamphlet est la comédie qui a paru sous divers titres : *Marthe le Hayer,* le *Bordel de Mlle de Sçay, le Bretteur,* ainsi que l'indique le catalogue Soleinne, pour l'hostel de Bourgogne, 1678, in-12 de 3 ft. et 65 p. Une gravure sur bois, reproduite plusieurs fois dans le courant du livre, représente Corneille en habit d'officier prenant le menton d'une bergère qui garde ses brebis, pendant que l'Amour, les yeux bandés, lui décoche un trait du haut des airs. *Lupanie* qui fut éditée sous ce titre : *Lupanie, histoire amoureuse de ce temps*, par Corneille Blessebois, à la Sphère, Hollande, Elzevier, 1668, « est un autre monument de vengeance, nous dit Paul Lacroix, non moins significatif contre une femme, Mme de P., qui l'avait trompé en amour. Le nom de Lupanie (Louve), sous lequel il désigne son infidèle, donne une idée des torts qu'il lui reproche. » Nodier connaît au moins quatre réimpressions de cet opuscule qui n'a cependant jamais été édité en France. L'un a pour titre *Alosie ou les amours de Mme de M. T. P.* Cologne, Jean Leblanc, 1680. Une autre sous cette rubrique *A la tendresse chez les amants*, 1760, est au catalogue L. L. Potier, N° 475. A la vente Pixérécourt, le livre de *Lupanie* a été adjugé 110 francs.

Mais rien ne se rapporte à Mme de Montespan dans ce petit roman, comme le fait remarquer M. Bazin, puisqu'il ne s'agit que d'un ménage très-bourgeois. M. Paul Lacroix pense qu'il fut réimprimé avec les autres nouvelles satiriques diffamatoires qui ont paru dans une publication du temps, en Hollande, sur les personnages de la cour de Louis XIV, par les ennemis de la famille de Mortemart qui s'en seraient servis pour diriger une attaque contre cette maîtresse de Louis XIV. Le sonnet qui termine le roman aidait beaucoup à cette interprétation :

« M. T. P., le bruit court que tu n'as plus d'honneur. »

On dispute fort à Corneille de Blessebois la paternité de ce livre; mais il faut bien reconnaître aujourd'hui l'homogénéité des pièces de vers qu'on y voit figurer, avec celles qui entremêlent la prose du *Rut ou la pudeur éteinte*, et celles du *Zombi du grand Pérou*. C'est, remarque l'éditeur du *Lion d'Angélie*, M. Gay, le système d'attaque bien connu de Corneille de Blessebois, lorsqu'il s'écrie : « Si vous êtes sensible à l'honneur et au repos de la vie, tremblez, tremblez, et redoutez les coups d'une plume envenimée qui va exposer au jour votre infâme conduite et vos infâmes désordres. »

Il est impossible de désindividualiser Corneille Blessebois de ses romans; jamais il n'est séparé des personnages qu'il décrit; soit qu'il obéisse au mouve-

ment facétieux que lui cause le souvenir d'une aventure égrillarde, soit qu'il se livre à la rancune d'un procédé, l'ivresse du plaisir ou le ressentiment communiquent toujours une vive chaleur à ce qu'il touche. Partout il se montre âpre à l'argent et ne se met pas en peine de déguiser son caractère; mais son style est trop agité, trop rapide, trop préoccupé de plaire, pour qu'on ne lui suppose pas une certaine recherche de vérité et d'accent dans la peinture des physionomies. Il y en a qu'il pique dans sa galerie comme on cloue une chauve-souris sur une porte. Les tours vifs, acérés de la langue, lui sont familiers, de même que certaines bottes d'escrime à un prévôt. Étant donnée cette allure d'écrivain, on a la certitude que, dès qu'un nom de femme se glisse sous ses doigts, il doit avoir de bonnes raisons pour en parler, car la dame n'est pas du nombre de celles qui « se laissent seulement baiser par les zéphyrs. » On n'a plus lieu, par conséquent, de s'effaroucher; on est en quelque sorte prévenu. Le côté littéraire est plus faible dans le *Lion d'Angélie*. Le sacrifice au goût de l'époque, que la Calprenède et Scudery avaient mis en vogue, y est très-marqué; c'est la même afféterie de sentiments quintessenciés qui avait cours surtout en province, et que Blessebois s'est amusé à imiter; et, cependant, même à travers l'affectation, on finit par s'intéresser malgré soi au roman, comme le campagnard du dîner de Boileau.

On a usé d'une sévérité singulière envers Corneille

de Blessebois; nous partageons l'avis énoncé par M. Cléder dans sa savante notice en tête du *Zombi* : « Ses écrits ne sont pas plus libres que ceux qui composent le Parnasse satyrique, le Cabinet satyrique, les Sottisiers ; l'auteur peut être placé à côté de ses contemporains, Regnier, Sigogne, Maynard, Théophile, Berthelot, Motin et autres, qui se sont illustrés dans ce genre de poésies, et dont les ouvrages recherchés par les curieux et les savants, n'ont jamais été l'objet d'un blâme aussi rigoureux. » Les romans anonymes publiés à Leyde et à Cologne, vers la fin du XVIIe siècle, et qui paraissent aujourd'hui à la suite des *Amours des Gaules* de Bussy, ont-ils jamais soulevé pareille indignation ? Scarron n'avait-il pas un vocable de mots d'un rare cynisme, qu'on rémprime tous les jours sans songer à dire gare ? Et Beroalde, et Bonaventure des Périers, et Cholière, et Straparolle, et Guillaume Bouchet ! de quel crû est donc la vigne dont ils pressurent le jus ? eux dont les ouvrages circulent cependant de Lille à Paris, sans avoir figuré jamais au catalogue officiel de Wittersheim comme gibiers de censure ? C'est ainsi que, par une aberration saugrenue, on octroie à certains messieurs bien pensants, dont les cheveux, pour de bonnes raisons, ne peuvent plus se hérisser d'horreur, le droit de frapper sans appel telle ou telle création littéraire, quelle que soit l'époque où elle ait été conçue, quelque nécessaire qu'il soit de l'exhumer pour la classer dans l'histoire de l'esprit humain. En vérité, on en arrive à comprendre cette boutade du pauvre Scarron, écrite

dans un siècle monarchique où l'on ne songeait point pourtant à tourmenter Boileau pour le *Lutrin,* de Scarron qui souhaitait aller s'établir à trois degrés de la ligne, sur les bords de l'Orillane et de l'Orénoque : « Adieu, France ! adieu, Paris ! adieu, tigresses déguisées en anges ! je renonce aux vers burlesques, aux romans comiques et aux comédies, pour aller dans un pays où il n'y aura ni faux béats, ni filous de dévotion, ni d'inquisition, ni d'hiver qui m'assassine, ni de fluxion qui m'estropie, ni de guerre qui me fasse mourir de faim. »

M. DE M.

AMOURS

DES

DAMES ILLUSTRES

DE NOSTRE SIECLE

AMOURS

DES

DAMES ILLUSTRES

DE

NOSTRE SIECLE

TROISIEME EDITION REVEU ET CORRIGE

COLOGNE

CHEZ JEAN LE BLANC

M. DC. LXXX

AMOURS

DES

DAMES ILLUSTRES

DE NOSTRE SIECLE

L'HUMEUR commode de plusieurs maris, et la grande facilité d'un nombre infiny des belles femmes avoient rendu Pottamie une des plus jolies et des plus agréables villes du monde. Il ne falloit qu'estre d'un temperamment amoureux pour y mener une vie heureuse, et si, dans les commencemens, quelque amant se trouvoit

traversé dans sa passion, sa maîtresse ne le laissoit dans cette inquiétude que tout autant de temps qu'il en estoit necessaire, pour luy faire goûter ensuite, avec plus de plaisir, les douceurs d'estre aimé. Les plus belles se servoient de cet innocent artifice pour engager plus fortement leurs amans; mais la seule Lupanie estoit ennemie de toutes ces adresses. Elle avoüoit ingenument que rien ne luy estoit si incommode qu'un amant qui demeuroit plus de trois jours à découvrir sa passion, et à qui elle estoit obligée de faire des avances, car elle aimoit qu'on fût libre et ouvert, qu'on ne se cachast de rien, non pas mesme de ses foiblesses, et que si l'on sentoit élever quelque mouvement amoureux pour elle, on le luy fît connoistre sur le champ.

Mais avant que de parler des amours de cette ouverte personne, disons comme elle est faite. Le tour de son visage est un ovale defectueux, ses yeux sont gris et lubrisques au dernier point, sa bouche est trop fenduë, mais

assez vermeille, son front petit, son nez long et décharne, son menton en pointe, ses dents blanches, ses mains seches et vilaines, sur lesquelles on découvre jusques au plus petit nerf, ses cheveux sont chastains et annelés à grosses boucles, son teint est uny et, dans de certains temps, assez éclatant, sa taille est petite et voutée, et les diverses secousses dont elle a esté agitée ont fait que le dessus de son corps n'a point d'asiete assurée et se balance à chaque pas qu'elle fait sur ses hanches; pour la gorge et la chair, elle l'a merveilleuse, et l'on peut dire qu'elle cache ce qu'elle a de plus beau, et qu'heureux sont ses amans puisqu'elle leur fait tout voir. Il est vray qu'ils se plaignent que ce beau corps, dans les moindres petites chaleurs, par une odeur qui en emane, ne satisfait pas si bien l'odorat que la veuë. Elle se pique d'estre des mieux chaussées; les bas de soye qu'elle porte sont estendus jusques au milieu de la cuisse et ses jarretieres sont fort proprement

attachées. Il n'y a point de femme qui se donne plus de soin de porter bien le pied qu'elle. Pour ce qui regarde l'esprit, elle a beaucoup de feu, mais peu de jugement, et elle est fort estourdie; son humeur est altiere, fourbe, malicieuse, jalouse; elle ne peut souffrir les caresses qu'on fait aux autres femmes (comme si, dans elle, il y avoit pour contenter tout le reste des hommes). Il suffit d'estre belle pour devenir son ennemie; elle medit incessamment des plus jolies, et imagine mille artifices pour en donner de mauvaises impressions. Elle a pour l'argent un puissant attachement, et les plus aimez de ses amans ne sont pas toujours les mieux faits, ny ceux qui ont le plus de merite, mais les plus liberaux, et s'il s'en trouve quelqu'un qui ne laisse pas quelquefois sur sa table un miroir, un diamant, un collier de perles, ou quelque autre bijou, il est regardé avec des yeux bien moins tendres que les autres.

Lupanie estant donc faite comme je vous

l'ay dépeinte, ne laissa pas dans le commencement qu'elle receut compagnie, et se produisit dans le grand monde, d'avoir une toule d'adorateurs, et mesme des mieux faits, de Callopaidie, où elle demeuroit en ce temps-là, dont elle menageoit si bien l'esprit qu'elle n'en perdoit pas un. Cleandre estoit pourtant le mieux receu et le plus aimé, et cet amant, par le soin officieux de luy changer souvent ses garnitures, avoit fait un merveilleux progrés sur son cœur, outre qu'il n'est pas des plus mal faits de ce monde ; sa taille est dêgagée et fort bien prise, son air passable, son teint brun et grossier, ses yeux rudes, sa bouche grande et fenduë jusques aux oreilles, des cheveux en quantité et frisez à grosses boucles, son esprit brillant, vif, entreprenant et capable de grandes choses, un peu fanfaron et du nombre de ces braves de province, qui croyent qu'il faut estre brutal, emporté, et faire mille querelles en l'air, pour passer pour un homme de courage ; sa

plus forte passion est pour les femmes et il leur donne tout. C'est ce qui n'avançoit pas peu ses affaires sur le cœur de Lupanie; il obtenoit d'elle quantité de petites faveurs, et recevoit tous les tesmoignages d'une tendre passion. Mais, comme il ne pensoit pas au mariage et qu'il aime le solide en amour, un jour, il la fut trouver seule, et aprés lui avoir fait quelque present à son ordinaire, il jeta un genou à terre, et luy prenant une main sur laquelle il appliqua plusieurs fois la bouche, il luy parla ainsi :

— Vous me dites que vous m'aimez plus que tout le reste des hommes ensemble. Mais quel témoignage m'avez-vous donné de cette tendre amitié pour me faire juger que vous me tirez du pair de vos autres amans? Ils vous voyent comme moy, ils ont la liberté de vous parler de leur passion, ils soupirent en vostre presence, et, enfin, auprés de vous je ne puis faire une demarche que je ne les voye m'imiter. Vous voulez toutefois que, par une

croyance aveugle, je me persuade d'estre mieux dans vostre cœur qu'ils n'y sont. Ah! madame, madame, ne dissimulons rien! Vous n'avez pas pour moy toute l'amour que vous dites, vous me l'auriez bien fait connoistre par des preuves plus fortes et plus pressantes, et la Nature n'est pas si chiche à l'endroit des belles, qu'elle ne leur ait donné des liens plus forts pour les retenir plus longtemps dans leurs chaînes; elle leur a distribué des thresors inestimables pour les recompenser de leur constance et de leur fidelité. Ce sont là les témoignages les plus solides, par lesquels vous me pourriez faire connoistre la difference que vous mettez entre le reste des hommes et moy. Vous devez assez connoistre ma discretion pour croire qu'un semblable secret ne sortiroit jamais de ma bouche et qu'on m'arracheroit plûtost la vie.

En finissant son discours, il s'aventura avec un transport le plus amoureux du monde

de glisser sa main dans un lieu delicieux, qu'il est plus naturel de toucher qu'honneste de nommer.

— Arrestez, arrestez, lui repliqua Lupanie, en le repoussant d'une maniere qui luy faisoit connoistre que son procedé ne l'avoit pas tout à fait desobligée; vous allez estrangement vite et ne considerez pas l'effet dangereux qui s'en suivroit, si j'avois pour vous la condescendance que vous souhaitez. En quel estat miserable me reduiriez-vous si, par des suites honteuses et presque inevitables, on venoit à connoistre ce que j'aurois fait pour vous? Toute la terre ne me regarderoit qu'avec honte, et je serois le mépris, apres une semblable infamie, de ceux qui desirent à present avec une passion violente de m'epouser. Je sçay bien que l'honneur n'est qu'une chimere, une belle imagination qu'on a inventée pour tenir les personnes de nostre sexe dans le devoir; mais ce sont des fantomes visionnaires aprés lesquels nous som-

mes necessitées de courir pendant un certain temps, si nous voulons vivre heureuses. Quand nous sommes engagées dans le mariage, alors nostre infamie est bien moindre, estant partagée ; nous avons la liberté de tout faire, puisqu'un manteau couvre nos desordres, et comme nous n'en avons point de témoins, et qu'on n'en parle que par de foibles conjectures, nous traitons hardiment de médisances et d'impostures tout ce qu'on peut dire. C'est dans ce temps-là, mon cher Cleandre, ajouta-t-elle, que nous vivrons heureux et que, par un art merveilleux, nous unirons plus fortement nos cœurs et nos ames. Schelicon, ce docteur que vous connoissez et à qui, sans doute par sa grande foiblesse, je donneray le plis que je souhaite, me rend de frequentes visites et fait voir tout l'empressement possible à m'épouser. Sa fortune est assez considerable et n'est pas à rejetter ; c'est ce qui fait que je ménage son esprit pour me voir au plustost sa femme,

afin d'avoir plus de liberté de me donner ensuite à vous.

— Quoy, madame, repartit Cleandre, encore toute souillée des baisers d'un stupide et d'un brutal, prétendrez-vous vous presenter à moy pour m'offrir les restes de sa brutalité ? Manqueriez-vous d'esprit jusques-là que de soufrir qu'un semblable original recueillît les premices de vostre amour et de vostre jeunesse, et le voudriez-vous préferer à moy ?

— Non, non, repliqua Lupanie ; je sçay mettre la difference entre luy et vous, et je vous promets que je vous donneray un rendez-vous, dans le temps que le mariage sera sur le poinct de s'accomplir, qui vous assurera de ma personne et de mon cœur.

Cleandre la pressa bien tout le reste de la conversation sur ce sujet, et luy dit qu'il avoit des secrets admirables pour détourner le mal qu'elle craignoit ; mais tout ce qu'il put dire fut inutile, et il fut obligé de s'en

tenir aux promesses qu'elle luy avoit faites.

Cependant, elle agit, aprés cet entretien, si adroitement avec Schelicon, et seduisit son estime et son cœur avec tant d'esprit, qu'il s'imagina que le bon-heur de sa vie dépendoit d'épouser une fille si honneste et si vertueuse, et qu'il creut qu'il ne devoit pas perdre un moment pour avancer la possession d'un si grand bien; il n'y trouva pas grand obstacle, car ses parens, qui connoissoient son inclination volage et libertine, furent bien aises de s'en décharger entre les bras de ce docteur, et mesme consentirent que ce mariage s'accomplît dans peu de jours. Cette nouvelle ne donna pas une petite joye à Lupanie, et elle en eut l'âme si satisfaite qu'elle en instruisit Cleandre par une lettre conceuë en ces termes :

LUPANIE

A CLEANDRE

Shelicon me doit épouser bientost. Mais,

juste ciel ! que nous sommes peu raisonnables quand nous nous engageons à faire quelque chose. Je tremble, mon cher, que vous ne vous souveniez de ce que je vous ay promis. Je vous avouë ingenuement que, si j'estois assez malheureuse que de vous voir sur le soir, dans ma chambre, me sommer de la promesse que je vous ay faite, je suis si rigoureuse à tenir ma parole, que je vous accorderay sans doute ce à quoy je me suis obligée. N'y venez donc point, je vous en conjure, et je vous en auray l'obligation que je vous en dois avoir.

LUPANIE.

Cleandre comprit le sens de cette lettre et jugea bien que sa maistresse vouloit ce mesme soir couronner son amour. Si bien que, sans s'arrester à faire réponse, il attendit avec toute l'impatience qu'un amant aussi passionné que luy pouvoit avoir que la nuit fût venuë, afin qu'à la faveur de son obscurité il pût entrer dans sa maison sans

estre apperceu. Il estoit adroit et sceut si bien prendre son temps, qu'il executa son dessein et la trouva seule dans sa chambre. Il ne perdit point de temps dans une si belle occasion, et, par mille petites libertez qu'il prit, il réveilla dans son cœur une émotion secrette, qui la fit changer de couleur plusieurs fois. Il pousse sa pointe, profite de cette foiblesse, fait agir quelque chose de plus pressant, à quoy elle ne pût resister, et cette amoureuse personne se vit obligée de rendre les armes et la vie à son vainqueur par un doux trépas. Elle en revint encore plusieurs fois aux mains, et, tant que Cleandre eut de force et de vigueur, ce combat ne cessa point; elle ne faisoit que dire pendant la nuit que c'estoit une chose bien imaginée que l'homme, et qu'elle ne voyoit rien dans le monde qui en égalast le merite; elle consideroit avec curiosité ce que la Nature luy avoit donné de plus qu'à elle et n'y trouvoit que des sujets d'admiration et de plaisir; la

joye où elle s'estoit trouvée dans toutes les attaques dont son amant estoit sorty si glorieusement, la sollicitoit continuellement à les recommencer; elle sembloit par sa defaite recouvrer de nouvelles forces. Il n'en estoit pas ainsi du pauvre Cleandre; il estoit épuisé et les forces luy manquoient. Il auroit bien voulu de nouveau entrer en lice, mais une loy naturelle et pleine de cruauté tout ensemble, luy defendoit de passer outre; ce que Lupanie observant, il luy devint incommode par ses foiblesses et, n'en attendant plus de plaisir, elle le fit sortir avec le moins de bruit et le plus secrettement qu'elle put aussitost que le jour commença de paroistre. Elle se mit ensuite dans le lict, où elle demeura tout le jour, feignant quelque legere indisposition.

Schelicon fit voir toutes les foiblesses d'un amant transi, quand il apprit la nouvelle de cette feinte maladie; il crioit et pleuroit de la plus vilaine maniere du monde, et, en

battant des pieds contre terre, il élevoit les yeux au ciel d'une façon si desagreable et si bizarre, que loin de toucher ceux qui le regardoient, il leur estoit impossible de s'empescher d'en rire. N'importe! Fût-il mille fois plus grossier et plus pesant, on le souhaite pour mary et pourveu qu'il soit bien partagé du costé où Lupanie fait consister le souverain bien, et qu'il sçache ce que c'est que n'estre pas à charge toute une nuit à une femme dans son lict, on le recevra à bras ouverts sans se mettre fort peu en peine du reste. Elle se veut éclaircir pomptement là dessus, et sçavoir ce qu'il vaut. Pour ce sujet, elle se rend la santé et se met en estat de le recevoir pour espoux le mesme jour qui avoit esté pris. Ce mariage accomply, tous deux n'attendent plus que la nuit. Trève aux autres divertissemens du jour, un bien plus doux les attend. Lupanie, par une rougeur étudiée, contrefait la fille honteuse et pudique; elle dit qu'elle aime mieux mourir que

de passer la nuit avec un homme, pendant que Schelicon, poussé par sa seule passion, sans écouter aucune de ses raisons, la saisit avec violence et se jettant brusquement entre ses bras, aprés l'avoir fait crier quelques moments par les douleurs qu'elle disoit souffrir, en roulant des yeux languissans et perdant la voix, elle demeura immobile et feignit de s'estre évanouïe. Ce pauvre mary se desespere, la croit déjà morte, et se persuade qu'une si grande jeunesse n'a pu resister à de si rudes efforts. Il fait toutes les choses imaginables pour la tirer de son évanoüissement, mais et le vinaigre, et tout ce qu'il luy peut mettre à la bouche est inutile; il recourt au chirurgien et juge folement que les ventouses la pourront soulager; il appelle pour ce sujet un valet. Dans cet instant, elle revint à elle, et, recouvrant l'usage de ses sens, elle luy dit (en jettant sur luy negligemment une main) :

— Mon cœur, que vous estes mechant!

Que vous m'avez fait sentir de douleurs! Jamais en ma vie je n'en ay tant souffert!

Il lui en demanda pardon et en parut fort touché, luy disant que c'estoit les premieres croix du mariage, mais qu'autant qu'elle avoit souffert de douleurs dans ce moment, autant elle sentiroit de plaisir les autres fois.

Elle fut fort contente de cette premiere nuit de luy, bien qu'il faille estre d'un goust peu delicat pour s'en satisfaire, car il est replet, d'une taille mal prise et effroyablement grosse, l'esprit railleur, piquant et sans aucun brillant; tout son plaisir est de joüer les maris, leur humeur jalouse; dans son visage on ne voit rien que de stupide et de brutal, et, qui l'observe bien, remarque dans toutes ses actions l'instinct d'une beste qui paroist sous la figure d'un homme; il a le cœur bas, petit et capable de mille foiblesses. Pour le foye, il l'a prodigieusement grand, et la plus belle reputation qu'il s'est acquise est de passer pour le plus grand mangeur du païs; il

veut qu'on le croye homme d'etude, mais ceux qui le connoissent sçavent bien qu'à moins que les sciences ne soient infuses, il n'en peut avoir acquis, puisqu'il met tout son esprit à pouvoir écarter un os pour faire un repic à propos. On peut dire cette seule chose à son avantage, qu'il est fort ouvert, qu'il n'a rien de reservé, et que les choses qui sont les plus particulieres chez les autres deviennent publiques chez lui.

Un mary fait ainsi estoit justement ce qu'il falloit à Lupanie; il n'estoit point incommode, et quand quelque amant lui rendoit visite, après l'avoir remercié de l'honneur qu'il lui faisoit, il sortoit par respect de la chambre et le laissoit seul avec elle.

Cleandre fut un des premiers qui retourna à l'assaut après ce mariage. Il eut tout le plaisir imaginable quand il apprit de la bouche de Lupanie, l'artifice dont elle s'estoit servie pour persuader à son mary qu'elle avait toûjours vécu chaste et vertueuse. Il se mouroit

de rire, quand elle luy raconta l'embarras où ce pauvre mary s'estoit trouvé par son feint evanouissement, les soins ingenus qu'il s'estoit donnez pour la remettre, la crainte qu'elle avoit euë des ventouses, et le zele avec lequel il luy avoit demandé pardon du mal qu'il lui avoit fait souffrir. Elle n'omettoit pas une petite circonstance de ce qui s'estoit passé, et enfin, dans cette visite et dans toutes les autres que son amant lui rendit, le mary deffrayoit tout; elle donnoit bien à juger à Cleandre, par le nombre des faveurs qu'elle lui accordoit, qu'une femme estoit bien plus obligeante qu'une fille.

Dans le cours heureux de cette vie voluptueuse, une disgrâce survint qui troubla le plaisir de ces deux amans. Comme un jour Cleandre estoit venu voir Lupanie, elle le fit passer dans la salle, où, aprés avoir frappé à la porte du cabinet de son mary, qui estoit dans un des costez de cette salle, et aprés l'avoir appelé plusieurs fois sans qu'il répon-

dist (ne voulant pas estre détourné de l'occupation où il estoit), elle se rassura l'esprit en s'imaginant qu'il n'y estoit; si bien que dans cette grande liberté elle repousse mollement les douces et puissantes violences de son amant, et la resistance qu'elle luy oppose n'est que pour voir augmenter ses efforts. Il soupire, ses yeux cherchent les siens pour les avertir du plaisir qu'elle va goûter, ses lèvres impriment mille baisers sur sa bouche, et ses mains toutes de feu la saisissent et la couchent sur un placet. Alors, roulant des yeux etincelans, il fait voir des cuisses toutes nuës, plus blanches que l'yvoire, et decouvre ce temple de l'amour où il avoit déja offert tant de victimes. A peine avoit-il forcé les premieres entres, qu'il entendit du bruit et vit sortir Schelicon du cabinet où Lupanie avoit frappé. Sans achever son sacrifice, il en sortit, et mesme de la salle avec tant de précipitation, qu'il n'eust pas le loisir de prendre son espée. Lupanie toute émuë,

abaissant promptement sa juppe, s'en saisit et, après l'avoir tirée du fourreau, la presente à Schelicon par la pointe, luy parlant en ces termes :

— Percez, percez de mille coups, le cœur que le crime d'autruy a voulu rendre coupable, et n'épargnez pas une miserable que l'indignation du ciel a choisie pour estre l'infame objet de la plus effroyable brutalité dont l'homme soit capable. Je merite la mort, puisque ma fatale beauté et mes regards tout innocens qu'ils sont, ont pû inspirer de si lasches et de si honteux sentimens, et je dois repandre mon sang pour laver le crime d'autruy. Mais s'il m'est permis de vous dire avant ma mort quelque chose pour ma justification, apprenez que si celle qui a eu l'honneur d'estre choisie pour vostre femme est malheureuse, elle est innocente et ne participe point à la faute de cet infame. Je m'estois assise sur un placet sur lequel je dormois, lorsqu'à mon réveil je me suis vuë toute

nuë, entre les bras de l'insolent Cleandre. Le ciel m'est tesmoin quels ont esté mes sentimens, et si la plus effroyable mort ne m'auroit pas paru plus douce que cette infamie. Je le menace de crier, je crie, je me derobe de ses bras, je frappe à vostre porte, je vous appelle à mon secours, je tasche d'éviter ses violences, et mes ongles impriment sur son visage les effets de ma foible vengeance. Tout ce que j'aurois pu faire toutefois auroit esté inutile, si vous n'eussiez paru pour me rendre l'honneur qu'un lasche m'alloit ravir. Mais pourquoi retardez-vous, Schelicon, ma mort, puisque c'est le seul remede des cœurs desesperez et genereux ? Vengez, vengez mon injure sur Cleandre; je vous le demande avant mon trépas, et ne vous opposez plus à mes desseins. Ce que le fer n'aura pu faire, je l'obtiendray du poison; je dois la perte de ma vie à ma propre gloire. Les dames de Callopaidie ne diront jamais que j'aye survêcu à une semblable infamie.

En finissant son discours, elle saisit l'espée qu'elle avoit presentée à Schelicon et qu'il avoit prise, et, feignant de se la vouloir plonger dans le sein, il la luy arracha des mains en luy parlant ainsi :

— Qu'allez-vous faire, madame? Y songez-vous bien, punir une innocente du crime d'un insolent? Est-ce avoir des sentimens raisonnables et genereux? Et ne craignez-vous point le chastiment de Dieu? Dites-moy, pouvez-vous estre coupable des crimes d'autruy, quand vostre volonté epurée les deteste et les abhorre? Il faut donner le consentement pour faire le crime; il vient de luy seul, et cette pureté qui demeure au milieu des corruptions est une huile sacrée qui se conserve dans des vazes fragiles et impurs.

— Quoy! vous pourriez vous resoudre, luy repliqua-t-elle en repandant quelques larmes, de donner encor à cette miserable ce nom illustre de femme, et la pourriez-

vous recevoir dans vos bras aprés avoir esté arrestée par ceux d'un autre? Vous n'y pensez pas, Schelicon, quand vous croyez qu'une femme, dont les inclinations sont si nobles et si vertueuses, puisse vous regarder aprés cette disgrace sans mourir de déplaisir.

Schelicon, aprés avoir essuyé ses larmes, la caresse et luy donne mille baisers, avec des emportemens plus passionnez qu'il n'avoit jamais eus, soit parce qu'il l'avoit trouvée plus belle et plus aimable dans les siens, ou par d'autres raisons. Il l'interroge, lui demande toutes les petites circonstances de ce qui s'estoit passé : si elle avoit eu quelque chatouillement, et si Cleandre avoit ressenty les derniers ravissemens? Elle lui asseure qu'il n'avoit pu, par les efforts qu'elle avoit employez à le repousser. Et, par cette asseurance qu'il reçoit, il conclut qu'il n'y estoit rien allé du sien, si bien que l'embrassant avec un transport amoureux, il la porte sur un lict :

— Ha ! vous ne m'aimez pas, luy dit-elle, en debattant dans ses bras, puisque vous estes si peu sensible à ce qui touche mon honneur. Non, non, je ne vous sçaurois souffrir, et j'ai conceu tant d'horreur contre tous les hommes ensemble, aprés un semblable affront, que je m'en prendrois volentiers à vous.

Schelicon, sans s'amuser à lui répondre, luy fait parler en faveur de son amour par je ne sçay quoy, à qui elle n'avoit jamais pû resister de sa vie, si bien qu'il acheva l'ouvrage imparfait de l'amant de sa femme. Il est vray qu'elle parut si modeste en cette occasion, qu'elle ne voulut jamais consentir, quoy qu'il pût faire, qu'il la regardast nuë, et elle abaissoit incessamment ses jupes, en disant que c'estoit contre toutes les regles de la bienseance et de l'honneur de satisfaire les regards impudiques d'un mary.

Cleandre, qui avoit entendu de la chambre prochaine, où il estoit resté, ce qui s'estoit

passé entre Schelicon et Lupanie, avoit l'esprit agité de transports furieux, et comme il la vit entrer dans cette mesme chambre, sans rien consulter, il s'approcha d'elle et luy tint ce discours :

— Madame, cette malheureuse victime que vous avez choisie pour estre sacrifiée à vos infames plaisirs, il vous en falloit une. Vous avez fait tomber ce choix sur moy, et, par un excés de cruauté sans égale, vous m'avez rendu le témoin, le juge et le bourreau de mes propres supplices. La bouche toute mouillée de mes baisers, les yeux pleins de regards amoureux, le cœur remply de soupirs en ma faveur, l'ame touchée d'une noble et divine emotion, vous vous allez jetter dans les bras d'un autre en ma presence, et, aprés que j'ay allumé dans vostre ame un beau feu, vous le laissez éteindre par les brutaux et honteux embrassemens du plus vil et du plus infame de tous les hommes.

— Si vous suspendiez, répondit-elle, Cleandre, vos ressentimens, je vous ferois assez facilement comprendre que, comme c'est vous seul qui avez allumé cette belle flâme dans mon cœur, vous seul aussi l'avez éteinte. N'est-il pas vray que l'ame n'est sensible qu'à ce que l'imagination represente et que, puisque la mienne n'estoit remplie dans les plus doux ravissemens du plaisir que de vostre idée, je puis bien dire que par vous je l'ay veuë naître, et que pour vous je l'ay veuë mourir.

— Ha! malaisement, repliqua Cleandre; quand on preste le corps, l'ame se peut defendre de le suivre, et cette union ne se rompt point sans de grandes violences. Dites plûtost, madame, que vous n'aimez pas Cleandre, mais que vous n'aimez qu'un homme en luy, et il vous repondra que, s'il vous a aimée, il deteste cet amour comme la plus indigne foiblesse dont il a esté capable en sa vie, et qu'à l'avenir il vous regardera

avec autant de mépris et d'horreur, qu'autrefois vous luy avez paru aimable.

En finissant ces dernieres paroles, il sortit brusquement de la chambre sans vouloir ecouter un mot de tout ce que Lupanie avoit à luy dire. Elle l'appela bien plusieurs fois et mit en usage tous les artifices dont elle se servoit pour calmer les emportemens de ses amans, mais inutilement, puisque jamais il ne la voulut voir ny entendre depuis ce jour-là, et en publia toutes les medisances imaginables. Elle se consola assez facilement de sa perte, par la reflexion qu'elle fit de ne pouvoir plus recevoir ses visites sans de fâcheuses suites, aprés ce qu'elle avoit dit à Schelicon. De plus, il n'estoit pas si liberal qu'il avoit esté, et l'argent luy manquoit fort souvent, outre qu'en amour le changement luy plaist infiniment. Elle ne demeura pas longtemps dans cette vie faineante; elle recouvrit bientôt un autre amant, qui valoit bien Cleandre à son avis : il ne disoit pas

tant, mais il en faisoit bien d'avantage, et l'heureux partage qu'il avoit eu de la Nature luy tenoit lieu d'esprit et de merite. Aprés cela, il en vint un autre, puis un autre, et enfin elle fit si bien, qu'elle ne laissa échapper un jeune homme de Callopaidie qui payast de mine, sans s'instruire de son fort et de son faible. Cependant cette vie libertine fut sceuë dans toute la ville, tant par leur indiscretion que par la veine satyrique de Cleandre, qui fit cette elegie :

ELEGIE

J'avois crû jusqu'ici qu'aussi-tost qu'une fois
Un cœur avoit receu les amoureuses lois,
Il ne se sentoit plus capable de la haine
Et toujours estoit prest de rentrer dans sa chaîne.
Je croyois qu'un objet, quand on a pû l'aimer,
Sceut le chemin d'un cœur qu'il avoit sceu charmer,
Et malgré le dépit pouvoit toûjours pretendre
A regagner un cœur qui sçait mal se défendre.
Aussi, jusqu'à present, crainte d'estre surpris,
J'evitois avec soin de rencontrer Iris,

Crainte que de ses yeux la penetrante flame
Ne sceut encor trouver le chemin de mon ame.
Je ne me croyois pas encor bien affermy,
Je redoutois les coups d'un si grand ennemy;
Malgré les divers tours de son ame infidele,
Je me sentois encor un fond d'amour pour elle.
Mais j'ay vû du depuis que ce reste d'ardeur
Estoit dans mon esprit plûtôt que dans mon cœur,
Et ce cœur a connu que pour estre son maistre,
Il n'avoit seulement qu'à desirer de l'estre.
J'avois bien evité sa veuë en mille lieux,
Quand un jour le hasard la fit voir à mes yeux.
D'abord plus interdit qu'une jeune bergere,
Qui trouve le serpent caché sous la fougere,
Je rougis, je pâlis, je changeay mille fois,
Je restay sans couleur, sans haleine et sans voix;
Une morne langueur me causa mille peines,
Une froide sueur glaça toutes mes veines,
Et je puis asseurer dans ce prompt mouvement,
Que la crainte d'aimer me fit paroistre amant.
Mais quand j'eus dissipé cette premiere idée
Qui captivoit mes sens et mon ame obsedée,
A la fin mon dépit se trouva le plus fort,
Et jusques à la voir je portay mon effort.
Ah! que dans ce moment mon ame fut vangée!
Dieux! qu'elle me parut haïssible et changée!
Sa taille me deplut, son air me fit pitié,
Sa bouche me parut plus grande de moitié;
Ses yeux furent pour moi languissans et stupides;

Ses lèvres et ses dents me semblerent livides;
Son teint, que je trouvois agreable et fleury,
Me parut tout souillé des baisers d'un mary,
Aussi bien que de ceux qui, la sachant publique,
Y venoient contenter leur amour impudique.
Au travers d'un mouchoir de replis ondoyans,
Je vis deux gros tetons tout ridez et pendans.
Je crois que tout exprès le hasard, pour me plaire,
La fit sotte ce jour plus qu'à son ordinaire.
Jamais pour son malheur elle n'eut moins esprit;
Elle avoit mauvais air à tout ce qu'elle dit.
Certaine effronterie estoit dedans son âme,
Qui faisoit bien juger que c'estoit une infame.
O Dieux! dans ce moment que mon cœur fut ravy
De briser les liens qui l'avoient asservy!
Que le jour fut heureux qui termina sa peine,
Et qu'il sentit de joye à sortir de sa chaine.
Il ne me resta rien de mon amour lassé
Que le honteux remords de l'avoir mal placé,
Et si je soupiray, ce fut de la tristesse
D'avoir indignement prodigué ma tendresse.
Pourtant, sans me flatter, je vis plus d'un regard
Qui sembloit dans mon cœur demander quelque part:
Mais comme d'un rocher la racine profonde
Ne s'ébranle jamais par les efforts de l'onde,
Ainsi je conservay ma resolution
Et ne senty jamais la moindre émotion.
Iris fut dans ce jour de mon ame bannie,
Sans espoir de pouvoir y rentrer de sa vie;

Jusque-là, qu'à present je me sens du dépit
Qu'elle ait pû pour une heure occuper mon esprit.

Enfin on ne la regardoit plus aprés cette elegie qu'avec honte et mépris, et quelque fausse prude, dont la conduite n'estoit pas plus raisonnable que la sienne, mais plus cachée, ne faisoit que parler de ses actions, de ses rendez-vous et de ses parties, et publioit hautement ses desordres. Elle vit bien qu'elle en avoit assez fait à Callopaidie, et que ce mestier ne vaut plus rien quand on le professe ouvertement, si bien qu'elle obligea son mary d'en sortir par de fausses raisons, et par de feintes considerations domestiques auxquelles il se rendit, ne sçachant ce que c'est que de ne pas suivre ses volontez. Il consentit, à sa sollicitation, de choisir Pottamie pour son sejour; elle prefera cette ville à plusieurs autres, parce qu'elle avoit appris que les hommes y estoient galans plus qu'en aucun lieu du monde.

Elle tâcha de prendre d'autres mesures, les

premiers jours qu'elle fut dans cette ville, qu'elle n'avoit fait dans Callopaidie, et resolut de vivre tout d'une autre maniere, pour s'acquerir un fond de reputation et d'estime. Elle fit habitude, au commencement, avec les dames de ce lieu qui passoient pour les plus sages et le plus vertueuses, et, par son esprit pliant et soûmis, elle gaigna l'amitie des plus sinceres. On ne peut mieux contrefaire la prude et la severe. Jamais elle ne seroit demeurée d'accord dans aucun entretien, qu'il pût y avoir des femmes dans le monde assez criminelles pour donner la moindre liberté à un homme, et soûtenoit que c'estoit une chose incroyable; elle feignoit de souffrir une insupportable peine, quand on disoit dans une assemblée où elle estoit, quelque chose qui choquoit tant soit peu la bienseance, et quittoit la compagnie avec un dépit si bien étudié, que le plus fin y auroit esté trompé. Elle se contraignit quelques jours, mais cette vie la degousta bien-tost, et elle

donna à juger qu'un peu moins de reputation et plus de plaisir estoit mieux son fait. Il n'y avoit pas encor eu un homme dans Pottamie qui se fust aventuré de luy dire aucune douceur, et son plus sensible estoit qu'elle se voyoit obligée de s'entretenir à un tres petit ordinaire ; ce qui fit qu'elle resolut de suivre son inclination et de chercher une vie plus heureuse.

Son miroir l'instruisoit assez du peu de beauté qui luy restoit, et elle voyoit bien que ses deux grossesses luy avoient fait perdre cet eclat de jeunesse qu'elle avoit eu sur le teint, et diminué le peu de vivacité qu'on avoit veu dans ses yeux. Pour reparer ces defauts elle eut recours au fard, et du rouge et du blanc, et elle emprunta une beauté qu'elle ne devoit qu'à elle seule, et où l'art avoit mille fois plus de part que la nature. Si elle eut ensuite de la sever, ce ne fut plus que dans les grandes assemblées, et seule dans quelque alcove avec un homme d'un

temperament amoureux, elle auroit esté bien plus traitable. Elle n'attendoit plus que quelqu'un se decouvrit pour le rendre heureux, et suffit qu'elle l'aimoit déjà par avance sans sçavoir son nom ny son merite.

Celuy qui franchit le premier le pas fut un moine defroqué qui, avec quantité de petites lezines qu'il avoit faites sur sa pension viagere, avoit fait un fond de quelques pistoles qui ne lui servirent pas peu pour avancer ses affaires. Ce moine se nomme Anthonin; il est d'une taille grande, menuë et mal fournie; sa teste et ses yeux penchent incessamment contre terre depuis son noviciat; son visage est long et fort serré; deux gros os, couverts de peau ridée, font la forme de ses joues, au-dessous desquelles on voit deux grands creux; ses yeux sont enfoncés si avant dans la teste, qu'à peine en peut-on decouvrir la couleur; son menton est pointu, son nez crochu, son teint d'un brun des plus foncez, et la nature, pour assortir ce visage, au

lieu de cheveux, lui a donné deux grandes oreilles qui s'elevent fort haut en faisant un effet assez plaisant. Il ne manque pourtant pas d'esprit et s'explique assez agreablement : au reste, vain de son sçavoir, malicieux, adroit, fourbe et pedant, tout ce que l'on peut estre ! Il s'etudie d'avoir un esprit doux dans la conversation, et, avec un faucet affecté, il se radoucit en parlant, comme une ridicule pretentieuse. Quoy que plus mal fait que je ne vous l'ay depeint, il n'eut pas grande peine à obtenir ce qu'il souhaitoit de Lupanie. Ce qui se vend on l'a toujours pour de l'argent; il n'y a que maniere à le chercher. La premiere fois qu'il la vit, elle se promenoit sur les remparts de Pottamie, et comme elle s'apperceut qu'il avoit les yeux fortement attachez sur elle, elle crut qu'il en avoit dans l'aîle, si bien que, pour l'engager davantage, elle arreste ses regards sur son visage avec une langueur etudiée, et, feignant d'estre surprise par les siens, elle rougit et

baissa la veue avec une pudeur si bien affectée, qu'il ne luy en fallut pas plus pour augmenter sa passion. Sur cette foible conjecture de n'estre pas regardé tout à fait indifferemment, il resolut d'avoir à quelque prix que ce soit son entretien, et debuta comme un fin moine, par l'amitié de son mary.

Des qu'il eut reconnu que tout son plaisir estoit de passer ses journées entieres dans les repas et dans le jeu, il le traita assez souvent, fit plusieurs parties de jeu, et se rendit si necessaire aupres de luy, qu'il ne pouvoit rester un moment sans le voir. Le temps de vendanges arriva, où chacun a coutume de se retirer à la campagne. Schelicon proposa à Anthonin de le suivre. Ce party favorisoit trop son amour pour le refuser; ils partirent avec Lupanie et allerent respirer ce doux air des champs. Anthonin ne fut pas si tost arrivé, qu'il resolut de prendre son temps pour decouvrir son amour à Lupanie, et, apres avoir manqué plusieurs fois son coup,

comme un jour Schelicon dormoit apres le disnè, il la fut trouver sous une grande allèe d'arbres, où elle resvoit seule en prenant le frais. Il ne manqua pas de profiter d'une si belle occasion pour luy decouvrir son amour, luy dit tout ce qu'un cœur peut concevoir de tendre et de passionné, et fut si heureux dans cette conversation, qu'on luy donna lieu de tout esperer, aussi bien que dans les autres. Mais comme il est fort prompt, il ne s'en tint pas là; il voulut sçavoir jusques où son bonheur pouvoit aller, la connoissance qu'il avoit de son esprit intéressé luy fit hazarder une lettre conceuë en ces termes :

ANTHONIN

A LUPANIE

Je croirois aimer en Novice, Madame, si, pour vous expliquer ma passion, je vous parlois de soupirs, de langueurs, de douces inquietudes.

Mon amour est trop masle pour s'occuper à ces jeux enfantins; il me faut du solide, et les regards languissans de ces Amans visionnaires, qui ne goûtent le plaisir d'estre aimez que par imagination, ne me touchent point. Ce beau feu que l'amour allume dans nos cœurs n'est pas fait pour s'evaporer par des regards languissans et par de tendres soupirs. La Nature lui a donné un autre conduit plus commode et plus doux. Quand on est aimé de ces foibles Amans, on doit s'en tenir à de simples paroles et à des protestations d'une tendresse chimerique; c'est un crime d'Estat parmy eux de parler d'argent, et dés qu'on devient mercenaire, on devient haïssable. Pour moy, qui en agis tout d'une autre maniere et qui n'ay pas fait mon principal des soupirs, je veux vous offrir ma bourse, et si vous me donnez ce soir une heure, vous verrez mon fond et ce que je puis faire pour vous.

ANTHONIN.

Elle fit cette réponse, qu'elle luy glissa

secretement dans sa poche pendant qu'il joüoit avec son mary :

Quoy que je n'aye pas bien compris le sens de vôtre Lettre, j'y trouve pourtant quelque chose de fort agreable et d'un bon raisonnement. Si vous voulez m'en donner l'explication aprés souper, je tacheray d'imaginer un moyen pour vous entretenir en particulier.

La lettre qu'avoit escrite Anthonin fut si malheureuse, qu'aprés que Lupanie l'eut leuë, elle tomba par terre en tirant son mouchoir, et fut trouvée par Schelicon au milieu de la chambre, qui la lut toute entiere et en parut fort chagrin. Lupanie, qui l'avoit cherchée partout sans la pouvoir trouver, voyant sur son visage cette morne froideur et cette inquietude, qui n'estoit pas ordinaire, jugea qu'elle estoit sans doute venue entre ses mains, si bien que, pour jouer au plus fin, elle s'approcha de luy comme il revoit, et,

en luy passant la main sur le visage, le caressant et le baisant, elle luy demanda le sujet de sa melancholie, et sans luy donner le temps de repondre :

— Voulez-vous gager, luy dit-elle, que tout chagrin que vous estes, je vous fais rire, si je vous raconte la plus agreable chose du monde qui m'est arrivée ? Je suis obligée (ajoutoit-elle avec un sourire malicieux), Monsieur, de souffrir que vos amis m'envoyent des billets pleins d'impertinence. Voyez (reprenoit-elle en fouillant dans sa poche et feignant de chercher la lettre d'Anthonin) ce qu'on m'escrit. A qui doit-on se fier après cela ? Anthonin, ce corps mourant, ce visage ridé et affreux, ce schelette have et décharné me parle d'amour et pretend suborner ma vertu. Vous ne le croiriez jamais, si la lettre que je vay vous mettre entre les mains n'en estoit une preuve irreprochable.

En cessant de parler, elle fouille tantot dans une poche, tantot dans l'autre, sort ce

qui estoit dans les deux, cherche dans sa jupe, la détache, s'impatiente de ne la pouvoir trouver, lorsque Schelicon, dissipant son premier soupçon, la luy presente sans mot dire.

— Quoy, lui dit-elle, vous estes donc de concert à me jouer et il vous en a donné copie?

— Non! luy repliqua-t-il en se radoucissant; c'est la même que vous avez perdue, à ce que je puis comprendre, et que j'ay trouvée dans cette chambre.

— Eh bien, qu'en dites-vous? repartit-elle. Qui n'auroit esté trompé par cet hypocrite, qui semble n'oser presque lever les yeux sur une femme? Si vous m'en voulez croire, pour le punir de son audace, nous le jouerons.

Elle luy proposa ensuite un moyen de s'en divertir, qui estoit de souffrir qu'elle receût ses cajolleries, repondist assez obligemment, lui donnat des rendez-vous, receut son ar-

gent sous de belles esperances et le trompat ainsi.

Schelicon, se reposant entierement sur sa vertu et sur tout ce qu'elle luy venoit de dire, consentit à tout ce qu'elle voulut, et, afin de luy donner la liberté de commencer dés ce mesme soir ce petit jeu, il sortit de la maison aprés soupé et s'alla promener seul.

Anthonin, voyant une si belle occasion, creut d'avoir trouvé l'heure du Berger, si bien que, passant sans perdre de temps dans la chambre de Lupanie, il la trouva seule, couchée négligeamment sur le lict, ses jupes tres mal en ordre. Une emotion si grande le prit de voir une femme en cet estat, qu'a peine eut-il la hardiesse de s'approcher.

— Suis-je si epouvantable (lui dit-elle en s'appercevant de sa pudeur hors de saison), que vous ne puissiez soutenir ma veuë, et n'estes-vous brave que la plume à la main?

— Aupres de tant de beautez (lui repartit Anthonin en se r'assurant et cherchant niai-

sement sa bourse), peut-on n'estre pas dans l'admiration! et un homme peut-il vous offrir si peu d'argent que j'en ay sans une espece de chagrin, pour meriter les faveurs que j'espere obtenir de vous?

— Mon Dieu, luy repliqua-t-elle, en la saisissant et la regardant avec soin, que le tissu des cheveux en est admirable! Sont-ce des vostres? Mais que voulez-vous que j'en fasse? ajoutoit-elle. Reprenez-la, je ne suis point mercenaire.

A ces dernieres paroles, ce moine se trouva si fort animé que, levant ses jupes avec precipitation, il decouvrit à nud ce beau corps.

Dans ce mesme moment, elle serre la bourse, non qu'elle eust aucun mauvais dessein, ayant trop bonne conscience pour retenir son argent sans luy en donner de la marchandise. Elle fit bien voir à son amant dans cette occasion qu'elle avoit de la pudeur, car elle tournoit le visage sur le chevet

et fermoit les yeux, n'ayant pas l'effronterie de se voir en cette posture entre les bras d'un autre que son mary. Jamais Anthonin n'a esté logé si au large, et il a dit ingenuëment du depuis, qu'estant au milieu de ce fort de l'amour, il le cherchoit et se trouvoit aussi libre que dans une spacieuse campagne.

Le mary de retour, Lupanie luy fait une fausse confidence de tout ce qui s'estoit passé, lui parle des emportements d'Anthonin, et le nomme schelette amoureux. Elle avouë qu'elle avoit senty une espèce d'horreur en se voyant seule avec luy. Elle exagere comme elle l'avoit repoussé, luy dit qu'elle n'avoit jamais voulu souffrir qu'il luy baisast la main, crainte qu'un de ses baisers impudiques ne luy en fist eslever la peau. Elle luy montra la bourse, luy jura qu'il ne la luy avoit donnée que pour obtenir quelques mots de conversation d'elle. Elle partage le profit avec luy, et, par le recit qu'elle luy fait

de la maniere niaise avec laquelle il la luy avoit presentée, elle le fait étouffer de rire; et ce bonhomme se moque des sottises d'un autre, dont luy mesme est le sot. Enfin, quand elle fut couchée, pour conclusion, elle le caressa plus qu'à son ordinaire, afin de luy faire croire qu'elle s'en tenoit à ce qu'elle pouvoit tirer de luy.

Pendant qu'Anthonin eut de l'argent, les rendez-vous estoient fort frequents, et Schelicon sortoit de la chambre et les laissoit seuls ensemble; mais aussitot qu'il luy manqua, il fallut penser à s'en retourner dans Pottamie pour en chercher d'autre. Schelicon et Lupanie s'y rendirent bientost avec luy, et comme les vendanges estoient faites, ils se retirerent dans la ville, pour y passer l'hiver et pour y chercher quelque heureuse fortune.

Lupanie, à son retour, crût que c'estoit trop peu que de s'en tenir à son ordinaire monastique : changement de viande réveille

l'appetit. Un certain gentilhomme, nommé Nicaise, vint rompre en visiere à Anthonin. Elle avoit trop d'empressement d'en gouster de tous les estats, pour ne pas recevoir un homme qui luy avoit paru de si bonne mine et qui est sorty d'une des plus illustres maisons de ce lieu-là ; il fallut en avoir un echappé à quelque prix que ce fust, et mesler le sang Noble avec le Bourgeois. Un semblable party n'estoit pas à refuser pour elle, car sa taille est grande et droite, mais un peu embarrassée ; la jambe fort bien prise et tournée passablement; les cheveux sont d'un blond cendré, secs, et d'une frisure tapée; la bouche bien taillée, ses yeux doux, la main belle, et un teint grossier à raison de la petite verole, qui a laissé ces funestes marques; pour son esprit, il est du dernier sincere, trop tranquille, doux, civil et obligeant à toute la terre. Il parle avec une grande lenteur et a peine à s'expliquer; mais, si on veut l'ecouter, on trouve cependant que ce

qu'il dit est bien conçeu et de bon sens. Il se plaist infiniment dans la compagnie des femmes et a pour le sexe un respect si grand, que, fort souvent, par là, il leur devient incommode, et principalement à Lupanie qu'il pensa faire desesperer dans les premieres conversations. Elle, qui hait ces respects hors de saison, et qui veut qu'on en vienne aussitost au familier, fut obligée de le souffrir fort longtemps sans qu'il luy parlast de son amour, et sans qu'il luy ozast mesme toucher la main; il croyoit avoir beaucoup fait et se considéroit comme un Amant temeraire quand, par hazard, il avoit lasché un soûpir en sa presence, ou jetté un regard amoureux.

— D'où vient, luy disoit-elle un jour, pour luy donner lieu de se decouvrir, que, depuis quelque temps, vous devenez si resveur et si inquiet, et que je vois, quand je m'attache à vous observer, que vous ne sçauriez demeurer un moment sans pousser quelques

soupirs et sans vous plaindre? Vos regards languissants me disent assez que vous avez l'ame touchée de quelque passion. Dites-moy, au nom de Dieu, je vous prie, mais sans déguisement d'où vous vient ce desordre? Je vous jure qu'il n'y a rien au monde que je fasse pour vous soulager.

— A toute autre personne qu'à vous, repliqua Nicaise (en rougissant et en abaissant la veuë contre terre), je n'aurois jamais accordé, MADAME, ce que vous souhaitez de moy; mais, comme j'ay juré de vous respecter et de vous obeir toute ma vie, je veux bien vous ouvrir mon secret et mesmes fuir quelques particularitez; je serois ravy de prendre vostre conseil. Vous sçaurez donc, MADAME, une chose que je ne vous aurois jamais dite, si vous ne l'eussiez commandé, qui est que j'ayme avec la passion la plus violente du monde la plus aimable personne qu'on ait veuë sous le ciel; mais comme mon amour est grande, mon respect est

aussi extreme, et ce profond respect a fait que je n'ay jamais ozé luy dire ce que je souffrois pour elle, et que j'ay beaucoup mieux aymé estre malheureux jusqu'à cette heure qu'indiscret. Dites-moy donc, MADAME, est-il temps à present que je parle? N'est-ce pas assez longtemps faire agir les soupirs, et ne puis-je pas me plaindre aux pieds de celle que j'ayme, des maux qu'elle me fait endurer? Son humeur est douce, ses yeux sont tendres, son cœur...

— Quoy! interrompit Lupanie avec colere, croyant qu'il parloit d'une autre, vous ne sçavez m'entretenir que des beautez de vostre Maitresse; il faut que vous ayez l'esprit du dernier mal tourné pour la louer en ma presence, et, à moins que vous ne l'eussiez perdu entierement, vous ne l'auriez pas fait.

— Ha! je l'avois bien preveu, MADAME, continua Nicaise, que vostre vertu estoit trop severe pour jamais souffrir l'aveu que je

viens de vous faire de la forte passion que j'ay pour vous!

— Estoit-ce de moy, ajoûta Lupanie toute surprise, que vous vouliez parler?

— Ne deguisons rien, repartit Nicaise, vous ne l'avez que trop compris pour mon malheur.

— Hé bien! si c'est de moy, repartit Lupanie, vous n'avez qu'à continuer vostre discours, je vous le permets; c'est bien faire des façons et parler avec obscurité d'une chose que l'on veut qu'on sçache.

— Ouy, Madame, repliqua Nicaise, si vous connoissiez la pureté de mes desirs, vous ne desaprouveriez jamais mon amour, puisqu'elle est entierement detachée du crime, et que si vous aviez moins de vertu, vous me paroistriez moins aimable.

Enfin il n'employa tout le reste de cette conversation qu'à luy exagerer l'innocence de ses pensées, bien que Lupanie luy fit assez connoître, s'il l'eut observée, qu'elle ne le

rechercheroit pas là-dessus, et que ce n'estoit pas là la plus belle partie qu'elle souhaitoit dans un amant.

Une autre fois, comme elle estoit avec luy sensiblement touchée de voir que, nonobstant toutes les avances qu'elle luy avoit faites, il s'estoit passé si peu de choses entr'eux, elle resolut de luy decouvrir si clairement sa pensée là-dessus, qu'indispensablement il seroit forcé de passer outre.

— Quand on ayme, luy disoit-elle avec une pudeur étudiée, autant que vous dites, se contente-t-on d'en faire si peu que vous faites? Vrayment l'amour auroit de foibles plaisirs, si l'on s'en tenoit là, et les personnes qui ayment seroient bien à plaindre de se voir si mal recompensées des peines qu'ils souffrent sous l'empire de l'amour.

— Hé bien, si cela est, repartit Nicaise, pourquoy estes-vous si insensible aux tendresses d'un cœur qui vous ayme tant? Helas! je ne connois que trop que vostre ame insen-

sible cherche ce petit detour pour m'obliger à m'esloigner de vous et à ne plus vous aymer. Vous pretendez par là, cruelle, rebuter ma tendresse en me representant le peu de fruit que j'en reçois. Mais enfin, pourquoy la blâmez-vous, puisque les foibles plaisirs dont elle me repaist n'ont pas pour fondement les sens et n'ont rien de criminel ?

— Quel autre fondement pourroit avoir pour ses plaisirs, reprenoit-elle, un veritable amant, que celuy des sens ?

— Les plaisirs, repartoit-il, de rever sur son amour, de s'entretenir en de douces inquietudes, de penser à la personne qu'il ayme, de luy jetter mille regards amoureux, de se plaindre, de soupirer, de languir, de pleurer.

— Et vous appellez cela, interrompoit-elle, les plaisirs de l'amour ? Vrayment vous y estes bien novice. Ce ne sont là que les peines, et si vous aviez le cœur tant soit peu

touché de cette passion, vous jugeriez de la douceur de ses plaisirs par la violence des maux que vous dites. Je veux vous apprendre, par compassion, où vous trouveres les veritables et solides plaisirs de l'amour.

— Vous le pouvez, repartoit-il, Madame, en m'aymant, et, par là, vous rendres mon bonheur sans égal.

— Pour ce que vous me demandez, repliquoit-elle, ce vous est une chose assurée.

— Mais... ne raillez pas et n'insultez pas davantage (luy repartit-il en l'interrompant brusquement) au malheur d'un miserable, puisque c'est vous seule qui le faites, et si vous n'avez pas la compassion de soulager mes maux, du moins n'ayez pas la cruauté de les aigrir.

Ils finirent cet entretien sans conclusion aussi bien que les autres, et Lupanie, fort aigrie contre son amant, resolut de luy montrer une autre fois par demonstration ce qu'il n'avoit pu comprendre autrement ; mais

comme elle n'avoit occasion de le voir que trés rarement, et que cela retardoit ses desseins, elle imagina un moyen pour faciliter leur entretien et pour le pouvoir recevoir plus librement dans sa chambre, qui fut de faire entendre à son mary que, si elle souffroit quelquefois sa conversation, que ce n'estoit que par politique, et que, comme il estoit un des gentilshommes des plus considerables de la province, que si, par hazard, il leur arrivoit mauvaise affaire, il les pourroit beaucoup servir. Elle luy conseilla ensuite de luy rendre de frequentes visites, de briguer son amitié, d'estre de tous ses divertissemens, luy disant que c'estoit le plus grand honneur et le plus bel avantage qui luy sçauroit arriver, et que, par cette seule voye, il se pourroit rendre considerable dans Pottamie.

Luy, qui ne raisonnoit pas et qui laissoit seulement conduire son raisonnement, suivit son conseil de poinct en poinct, et pas-

soit les journées entieres avec Nicaise, vivant toujours à sa table, parcequ'elle luy paroissoit un peu mieux reglée que la sienne.

La veritable pensée de Lupanie estoit, en donnant ce conseil à son mary, de convier Nicaise, dont elle connoissoit l'esprit civil et obligeant, à luy faire des presens et à luy rendre de frequentes visites, et qu'ainsi, en l'absence de son mary, elle les recevroit souvent dans sa chambre et auroit occasion, sans luy donner aucun soupçon, de passer de tres douces heures dans son alcove avec luy. Tout luy reussit mieux qu'elle ne l'avoit preveu, car Nicaise, touché des amitiez qu'il luy faisoit, luy offrit une maison qu'il avoit pour y venir loger, qu'il accepta assez librement, ce qui donna un plus beau jour à Lupanie pour faire reüssir ses desseins; elle le caressoit tres souvent, luy disoit mille douceurs sur sa bonne mine, lui decouvroit sa gorge à nud en luy demandant quel defaut

il y trouvoit, sans pourtant que son linge ny ses jupes en fussent plus chiffonnées, ce qui la jettoit quelquefois dans des transports à le quereller. Elle luy fit voir le sonnet qui s'ensuit, luy disant que, si un amant luy vouloit plaire, il n'auroit d'autre methode que celle qu'il enseigne; mais il ne le lut pas mieux qu'il l'entendit :

SONNET

Perdez cette methode, ô timides amans,
D'aimer avec ardeur un objet et vous taire.
Comment pretendez-vous adoucir vos tourmens,
Si le trop long silence à vos maux est contraire?

Croyez-vous que cacher ainsi vos feux ardens
Soit le meilleur moyen à qui desire plaire?
Les dames n'aiment pas ces cœurs discrets et lents,
Et veulent quelquefois un amant temeraire.

Un respect importun traversant nos desirs,
Cent fois vient nous ravir de ravissants plaisirs,
Et ne repaist nos feux que de chimeres vaines.

Tout amant qui se taist en l'amoureuse ardeur
Est indigne à jamais d'avoir quelque faveur,
Et semble meriter ce qu'il souffre de peines.

Enfin, un jour, lassée de toutes les avances qu'elle avoit faites, elle voulut joüer de son reste et eut recours à la demonstration, pour luy rendre plus sensible ce qu'elle avoit à luy faire connoistre, et, comme elle sçavoit qu'il la devoit venir voir l'apres-dinée, elle donna ordre qu'on le fist entrer dans sa chambre sans la venir avertir. Elle s'estoit mise sur le lict avec une cornette, la gorge nuë et ses jupes si mal en ordre, qu'on luy pouvoit voir les deux cuisses à nud. Elle estoit ainsi couchée sur le dos, les ayant ouvertes dans la posture d'une Danaë qui attend la pluye d'or, feignant en cet estat de dormir, lorsque son amant, arrivant tout seul dans la chambre et la voyant dans cet estat si indecent, rougit pour elle, et jugea que, sans y penser, en dormant, elle avoit ainsi levé ses jupes, si bien que, pour espargner ce deplaisir à sa pudeur,

il prend son mouchoir qui estoit aupres d'elle avec le moins de bruit qu'il pust, crainte de l'éveiller, pour couvrir sa gorge et abat ses jupes. Dans le mesme instant, Lupanie, feignant de s'éveiller, le repousse rudement avec colere, en luy parlant ainsi :

— Dis-moy, traistre, perfide, sont-ce là les actions d'un veritable amant? Ne devrois-tu pas mourir de honte de ta foiblesse? Et ne te fait-elle pas horreur, puisqu'elle va contre l'ordre de la Nature?

— Je suis criminel, il est vray, repartit-il, mais la fortune a fait le crime. Si vous pouviez connoistre la pureté de mes pensées, vous auriez sans doute des sentimens plus avantageux de moy, puis que vous verriez que je n'ay pas eu la moindre émotion dereglée.

— C'est cette connoissance, reprit-elle, qui me donne tant d'aigreur contre toy, et qui me fait detester ta personne.

— Considerez, Madame, repliqua-t-il en l'interrompant, je vous conjure, que tout ce

que j'en ay fait n'estoit que pour épargner ce sensible déplaisir à vostre pudeur, de se voir en cet estat en ma presence, et pour couvrir vostre nudité.

— Estoit-ce de cette maniere, repartit-elle, lâche, foible, que tu devois couvrir ? Et si tu estois raisonnable, ne t'excuserois-tu pas d'une autre maniere ? Enfin elle luy dit mille autres injures et le quitta avec tant de colere, qu'il sortit de chez elle le plus touché et le plus triste du monde.

Le ressentiment de Lupanie ne dura pourtant pas longtemps, car Anthonin, arrivant chez elle dans le mesme moment que Nicaise sortoit, la consola bientost en luy accordant ce que cet amant trop discret luy avoit refusé. Elle luy en dit tous les maux imaginables, et luy assura qu'elle n'avoit jamais senti plus d'antipathie pour un homme que pour luy, et que, si son mary ne luy avoit commandé de le bien recevoir, elle ne souffriroit jamais sa presence. Elle mit ensuite en usage

toutes les caresses les plus engageantes, et fit si bien qu'elle en tira une garniture fort riche et fort propre. Elle trouva tant de plaisir ce jour-là à recevoir ces presens, qu'elle resolut de demander à Nicaise tous les bijoux dont elle auroit envie, puisqu'elle n'en pouvoit tirer autre chose ; si bien que, quand il retourna pour la voir, il fut aussi obligeamment receu que s'il ne se fust rien passé, et, le mesme jour, luy voyant un diamant au doigt, elle feignit de le vouloir acheter, et le loua tellement qu'il ne put se dispenser de le luy donner. Quand il sortoit de Pottamie pour aller en quelque ville plus considerable, elle estoit si adroite à l'engager à luy apporter des nippes des plus propres et des plus belles, et à luy donner des commissions, qu'il ne pouvoit s'en deffendre, et, comme il n'estoit pas contraint de s'en tenir à une pension viagere, le moindre de ses presens valoit plus que tous ceux d'Anthonin ensemble. Il est vray qu'elle auroit esté injuste

si elle se fust plainte de ce moine, puisqu'il donnoit tout ce qu'il avoit, et que mesme, pour la contenter, il s'efforçoit de pousser plus avant qu'il ne pouvoit et plus souvent qu'il ne devoit, puisqu'elle luy avoit veu avec déplaisir, plusieurs fois, tomber lâchement les armes des mains au commencement du combat.

Mais, comme un jour Schelicon estoit à la campagne et qu'il en estoit aux prises avec elle, faisant tous ses efforts pour achever sa course, Nicaise estoit à la porte qui retournoit de Sirap, avec quantité de nippes des plus à la mode qu'il luy apportoit. Lupanie donna seulement le temps à Anthonin de sortir de sa chambre, et, prenant promptement son éventail, elle tâcha d'abattre la rougeur que l'action qu'elle venoit de faire avoit peinte sur son visage. On ne peut témoigner plus de tendresse à un homme qu'elle fit en cette entreveuë. Et, comme elle craignoit qu'il ne soupçonnast quelque

chose de ce qui s'estoit passé par leur émotion, elle luy dit, sans examiner si Anthonin estoit sorty et s'il ne l'entendoit point, que son mary estoit devenu jaloux, et qu'il avoit prié Anthonin, comme son amy, d'avoir toujours les yeux sur elle et de veiller à sa conduite. Ensuite, par une fausse confidence qu'elle affectoit de luy faire, elle l'asseuroit qu'elle sentoit de l'horreur à se voir seule avec cet homme, et que, pourtant, par bienséance et pour obeir à son mary, elle estoit obligée de le souffrir. Nicaise, qui avoit cru ingenuëment tout ce qu'elle luy venoit de dire, ne tarda pas à luy offrir tout ce qu'il avoit apporté de Sirap, et mesme une boëte de portraits de diamans où estoit le sien. Alors Lupanie luy prenant la mesme main avec laquelle il la luy presenta, et la luy baisant avec transport :

— Mon Dieu! luy dit-elle, que vous estes obligeant et genereux! Que ne puis-je faire quelque chose pour vous!

Nicaise, dans cet instant, sentit, à raison de cette grande liberté qu'elle prit, une certaine émotion agreable qui l'enhardit. Il luy prend la main sans luy repondre, la serre entre les siennes, la baise, applique sa bouche toute de feu sur un teton, ensuite au milieu de la gorge, esleve sa veuë sur son visage avec un reste de pudeur pour sçavoir de ses yeux si cette action lui plaist. Tout le flatte; il n'y voit que de la langueur et des soupirs amoureux; il la serre entre ses bras, luy fait sentir quelque chose le long de la cuisse de fort pressant; il passe sa main par une ouverture de sa jupe, la porte sur un lieu tout humide, et voyant que le sang commençoit à sortir de la victime sans le couteau, il le plonge avec un coup tremblant le plus avant qu'il pût. Lupanie, qui n'avoit rien osé dire, crainte que son amant ne vint encore à la servir d'un respect hors de saison, voyant qu'il ne pouvoit plus s'en degager, luy tint ce discours entre-coupé en le

repoussant mollement et en l'eslevant sur ses bras :

— Ne pretendez pas que je souffre que vous en fassiez davantage, ha... ha... Je sens qu'il entre; retirez-vous, je vous prie, je n'ay plus de force. Si vous tardez un moment, je ne pourray jamais vous resister. Tout beau! tout beau! Mon mary n'a jamais esté jusque-là, ne... ne... ne... poussez donc pas si avant, je vous en conjure, mon cher. Que vous me faites du mal! Arrestez pour un moment, vous me mettez hors de moy; je n'en puis plus, je me meurs.

Elle cessa ainsi de parler en tirant un grand soupir du profond de son cœur, et en ouvrant les bras qu'elle laissa tomber negligemment sur son chevet, et, après s'estre essuyée, elle se leva de dessus le lict et se mit dans un costé de la chambre, les bras et la teste appuyée sur un fauteuil, son mouchoir devant les yeux et feignant, en cet estat, de pleurer et de jetter des sanglots pour tou-

cher Nicaise. Elle luy parla ainsi, avec un ton le plus touchant du monde :

— N'ay-je vescu si longtemps que pour me voir honteusement dans les bras d'un autre que mon mary? Et, falloit-il, qu'après luy avoir gardé la foy pendant tout le temps que j'ay esté avec luy, et apres avoir vescu avec tant d'honneur jusqu'à present, je me visse l'infame objet de vostre lubricité? Le ciel ne vous avoit-il donné tant de belles qualitez que pour seduire mon honneur, et pour troubler les plaisirs innocens que goustoit une bourgeoise avec son epoux? Ha! miserable! que ne suis-je mille fois plûtost morte de la mort la plus rigoureuse, que de m'estre exposée à tous les bourrellemens qui me déchirent à present l'ame! Pourray-je voir, apres cette infamie, mon cher mary, et recevoir ses baisers chastes et innocens, sans mourir de déplaisir, de voir que, par mon impudicité, j'ay souillé la pureté de nos embrassemens!

Eile dit quantité d'autres choses, qui embarrassoient si fort Nicaise et le touchoient si sensiblement, que je ne sçay s'il ne se repentit point, pour un moment, de l'action qu'il venoit de faire. Il employa tout son esprit à la consoler, en luy exagerant le nombre infiny des femmes qui prenoient cette mesme liberté, et en lui assurant que toutes les plus belles de Pottamie en estoient logées là. Mais, comme le plaisir commença de retourner, la feinte douleur cessa, et, l'invitant à travailler sur nouveaux frais, elle y consentit en luy disant qu'il n'y avoit que le premier coup de cher, que tout le reste ne coutoit rien, et qu'elle prevoyoit bien que jamais elle ne pourroit se degager de l'attachement qu'elle venoit de prendre pour luy. Enfin, pour conclusion, cherchant de nouveaux rayons et voulant profiter de l'absence de son mary, elle l'obligea de rester cette nuit avec elle, luy disant que le plaisir estoit bien plus grand quand le corps d'un amant

estoit dans sa dernière nudité. Mais, à peine la partie estoit-elle concluë que son mary arriva. Tout ce qu'elle put faire fut de cacher Nicaise dans un cabinet et de luy dire de ne s'impatienter pas, puisque son arrivée ne rompoit pas leur dessein, et qu'il avoit coustume, apres le souper, de retourner dans une maison de campagne, à une lieuë de Pottamie, pour y coucher, ne pouvant s'en dispenser à raison de quelques affaires domestiques qu'il y avoit. Mais la chose n'arriva pas pourtant comme elle l'avoit dit, car, Schelicon estant fort fatigué, luy fit connoistre qu'il ne pouvoit pas y retourner ce mesme soir, et qu'il s'en consoloit puisqu'il passeroit la nuit avec elle plus agreablement. Tout ce qu'elle put faire, quand elle eut appris le dessein de son mary, fut de se derober de luy un moment pour venir avertir Nicaise. Elle luy cria promptement de la porte, de sortir avec le moins de bruit qu'il pourroit, et, sans donner mesme le temps de

le voir partir, elle remonta dans la chambre où estoit son mary pour l'occuper, afin qu'il ne s'apperceust pas de la sortie de Nicaise.

Anthonin qui, bien loin d'estre sorty dans le temps que Lupanie l'avoit cru, par un sentiment plein de jalousie, s'estoit glissé adroitement derriere une tapisserie, proche cette mesme porte, pour voir tout ce qui se passeroit entre Nicaise et elle, et, trouvant une si belle occasion de se venger de tous deux, sort promptement de la chambre, et ferme mesme la porte dans le temps que Nicaise alloit ouvrir celle du cabinet où il estoit; mais comme il entendit le bruit de cette porte, il y resta, crainte d'estre veu, et s'imagina que c'estoit Lupanie qui, ayant changé de resolution, dans cet instant l'avoit fermée, si bien qu'il attendit jusques à la nuit, et, voyant entrer sa maitresse dans la chambre avec une fille, il n'osa paroistre; il la vit dés-habiller de son cabinet, et la vit mettre au lict après avoir commandé à cette

fille de se retirer et d'éteindre la lumiere. Quand elle se fut ainsi couchée seule, il ne douta plus que son mary ne s'en fut retourné, et crût qu'il n'avoit plus qu'à se mettre aupres d'elle; mais, s'appercevant qu'il n'estoit pas dans le veritable estat où il devoit paroistre, parce qu'il s'estoit épuisé pendant le jour, il resta encore quelque temps dans le cabinet, en repassant dans son imagination tous les objets qui luy avoient donné autrefois plus d'emotion, et, sentant les premiers avant-coureurs du plaisir, il en sort et s'approche du lict de Lupanie qui, dormant déjà, s'éveilla au moindre bruit qu'il fit, et se persuadant de n'estre avec autre qu'avec son mary, puisqu'elle avoit cru avoir ouy descendre Nicaise, luy dit :

— Mon Dieu, que faisiez-vous là si longtemps ? que ne vous couchez-vous ? Vous pouviez bien me dire que nous passerions la nuict avec tant de plaisir.

Nicaise se sentant furieusement émeu à

ses reproches, sans se donner le temps de répondre, se dés-habille et se jette entre ses bras. A peine observoit-elle la difference de la grosseur de ce qu'elle tenoit et de ce qu'elle croyoit tenir, que Schelicon, ayant achevé d'écrire quelques lettres, entre dans la chambre avec un flambeau à la main, et, levant les rideaux du lict, regarde Nicaise si avantageusement placé. Je vous laisse à deviner la surprise de tous trois : Lupanie de trouver son mary en deux endroits; Nicaise de le sentir si proche de luy; et Schelicon de voir sa femme entre les bras d'un autre. Enfin, aprés ces premieres surprises, il fallut que Nicaise composast, et les articles furent qu'il donneroit une bonne somme d'argent à Schelicon et sa table, et que Schelicon aussi luy laisseroit l'usufruit de la place, dont il se reserveroit seulement la proprieté. Le traitté tient encore, et ils vivent tous avec la plus grande union du monde, sur quoi on a fait le sonnet suivant :

SONNET

M. T. P., le bruit court que tu n'as plus d'*honneur,*
Parce que tu te sers par trop de *medecine.*
De vray quand je te vois ainsi faire la *mine,*
Chacun de tes regards me cause mal au *cœur.*

Si les commencemens faisoient tout ton *bonheur,*
Pour avoir fait cela tu n'en es pas plus *fine;*
Loin de te maintenir tu vas choir en *ruine,*
Et desja tes regards me donnent de la *peur.*

Quand je te vois, je crains de descendre au *tombeau.*
J'aime mieux desormais ne boire que de l'*eau,*
Plutost que de baiser une fois ton *visage.*

Tes attraits maintenant ne causent que *pitié,*
Et tu pretens encor faire quelqu'*amitié*
En Suède; par ma foi, c'est un mauvais *passage.*

PARIS. — IMPRIMERIE F. DEBONS ET COMP., 16, RUE DU CROISSANT.

Universitas
BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due